

Ma chère maman

Olga de Pitray

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

Enfance de ma mère. – La polyglotte de quatre ans. – Un talent musical à sept ans. – Éducation Spartiate. – Les cures mystérieuses. – Une apparition. – Les souris victimes. – Jeunesse de ma mère. – Le quartier d'orange glacée. – Arrivée en France. – Les glaces. – Un pari de mon grand-père Rostoptchine. – Comment ont été écrits les Mémoires en dix minutes. – Les singes du Jardin des Plantes.

Je n'ai pas la prétention de faire ici la biographie non plus que la généalogie de ma bonne mère. Sophie, comtesse Rostoptchine 1, devenue plus tard comtesse de Ségur, est trop connue par ses ouvrages et par le livre charmant de mon frère Gaston : Ma mère, pour que je répète ce que l'on connaît déjà. Née et élevée en Russie avec un luxe tout royal, elle habitait tantôt à Moscou le magnifique hôtel qui fut incendié avec Moscou puis reconstruit après le départ de Napoléon, tantôt la superbe terre de Woronowo dont j'ai parlé dans Mon bon Gaston. Son éducation fut à la fois très sévère et très soignée. À quatre ans la petite Sophie parlait correctement le russe, le français, l'anglais et l'italien, grâce à des gouvernantes appartenant à chacune de ces nationalités. À sept ans elle jouait du piano avec une telle facilité qu'elle savait par cœur la belle et difficile sonate de Steibelt : L'Orage. Malheureusement pour les amateurs de musique, la comtesse Rostoptchine, ayant entendu l'enfant dire que le piano l'ennuyait, la laissa libre d'abandonner une étude qu'elle trouvait frivole, et lorsque ma mère reprit son piano, ce fut beaucoup trop tard pour

rattraper le temps perdu. Elle le regretta quand elle eut l'âge de le comprendre, car elle aimait extrêmement la musique… mais l'enfant insouciante ne songea alors qu'à se réjouir lorsque ses menottes purent être libérées des exercices qu'elle redoutait. Vivant dans un château princier, ayant tout un monde de serviteurs aux ordres de leurs seigneurs, ma grand-mère éleva néanmoins en spartiates ses trois filles : Nathalie (qui devint plus tard Mme Naritchkine), Sophie (ma mère) et Lise, cette merveille de beauté et de bonté. Elles se servaient elles-mêmes ; chacune d'elles, quoiqu'entourée de femmes de service, s'habillait, se coiffait, faisait son lit, son appartement et taillait ses robes. Ma mère était fort bonne couturière et faisait même ses corsets. Élevée en Lacédémonienne, elle avait une couchette tellement dure et étroite que la plupart du temps elle se réveillait par terre ; elle garda toute sa vie l'habitude de dormir sur la dure et l'on pourra voir, dans une de ses lettres à moi adressées, une recommandation à cet égard. À son arrivée en France, elle faisait son lit en ôtant matelas et paillasse ; les planches lui semblaient préférables pour dormir. Elle était aussi spartiate pour se couvrir que pour se reposer. Dans les grands froids, elle ajoutait à son unique couverture un journal déplié qui lui donnait, disait-elle, un notable surcroît de chaleur.

Woronowo était charmant en été, mais pendant les froids il devenait effrayant, les loups venant hurler jusque sous les fenêtres du château. Cette terre était l'objet des prédilections du comte Rostoptchine, qui s'y occupait beaucoup de culture. Il faisait venir à grands frais de l'étranger des animaux reproducteurs de races perfectionnées. Le shah de Perse tint à honneur de lui envoyer, après l'incendie de Moscou, huit chevaux de toute beauté qui donnèrent à son haras une race admirable. Il y avait là un

vieil écuyer qui guérissait les animaux malades par quelques paroles mystérieuses, murmurées à l'oreille. Au moment où il allait mourir, il confia son secret à la belle-sœur de ma mère, la comtesse Eudoxie, en lui recommandant de ne dire à personne les mots proférés pour ces guérisons bizarres et instantanées. Quoique riant de cette recette, ma tante l'employa avec succès pendant quelques années, mais ayant un jour cité, dans une causerie, cette phrase cabalistique, elle perdit tout son pouvoir et l'on dut, à partir de ce moment, recourir aux moyens ordinaires pour soigner les chevaux dans leurs maladies.

Mon grand-père faisait venir de fort loin des gens spéciaux afin d'installer des machines perfectionnées à Woronowo. L'un d'eux fut le héros d'une aventure trop extraordinaire pour ne pas la raconter ici. Je tiens ce récit de ma mère qui, toute jeune fille alors, avait interrogé l'enfant dont il va être question tout à l'heure et qui en a reçu des réponses nettes et fermes. L'aventure avait fait grand bruit dans le château, l'Anglais qui en était le héros ne s'étant pas gêné pour se plaindre tout haut de ce qu'il regardait comme un tour méchant qui lui était joué. Ce mécanicien, arrivé avec sa famille (laquelle se composait de sa femme, d'un petit garçon et d'une petite fille), avait été installé dans un pavillon qu'il habitait avec les siens. Les braves gens ne parlaient qu'anglais et dans le château mon grand-père, ma grand-mère, leurs trois fillettes et une vieille gouvernante savaient seuls cette langue.

Peu de temps après leur arrivée à Woronowo, la jeune femme tomba malade et mourut. L'Anglais, fort affligé de cette perte, fit coucher alors son petit garçon près de lui. Dans la pièce qui pré-

cédait sa chambre dormait sur un banc le petit garçon russe, désigné pour servir la famille étrangère.

Un matin, le veuf arriva chez le comte Rostoptchine ; il était très ému, très animé. À peine entré, il se plaignit avec véhémence d'avoir été la nuit précédente victime d'un procédé indigne et il raconta ce qui suit à mon grand-père profondément étonné.

Couché depuis peu à côté de son fils endormi, l'Anglais songeait tristement à sa femme lorsque tout à coup la porte s'ouvrit et il vit entrer celle qu'il pleurait ! Elle alla droit à son enfant et le toucha ; le garçonnet ouvrit les yeux et s'écria :

« Ah ! maman…

— Mon enfant, dit tendrement l'apparition, ton père t'aime moins que ta sœur. Si tu restes ici-bas, tu souffriras ! veux-tu venir avec moi ?

— Oui, répondit-il sans hésiter, je veux bien.

— Prépare-toi donc à me rejoindre, reprit l'ombre. Je te prendrai bientôt… »

Et elle disparut.

L'Anglais, d'abord pétrifié, regarda son fils en se demandant s'il n'était pas le jouet d'un rêve fantastique… Celui-ci avait les yeux grands ouverts.

« Tu ne dors pas ? demanda le père en se penchant vers lui.

— Non, papa.

— Que t'arrive-t-il ?

— J'ai vu maman !

— Que t'a-t-elle dit ?

— Que vous m'aimiez moins que ma sœur et que je souffrirais si je restais ici-bas ; elle m'a demandé si je n'aimerais pas mieux aller avec elle. J'ai dit que oui, et elle m'emmènera bientôt. »

L'Anglais, n'en croyant pas ses oreilles, pensa qu'une personne mal intentionnée avait voulu évidemment lui jouer un tour en venant ainsi, après avoir pris une apparence qui offrait la ressemblance parfaite de la morte. Convaincu de cette idée, il sauta à bas de son lit et courut à la porte ; elle était fermée. Il l'ouvrit à la hâte et se trouva dans l'antichambre qui seule donnait accès chez lui. Le petit russe dormait sur son banc à poings fermés. L'Anglais regarda la porte d'entrée. Les verrous en étaient toujours fermés et la serrure l'était également. Il interpella le jeune paysan, mais celui-ci, à peine réveillé et ne comprenant pas l'anglais, ne put rien expliquer et retomba endormi sur sa couche rustique…

… Et le mécanicien était accouru dès qu'il avait fait jour chez le comte Rostoptchine, lui raconter cette mystérieuse apparition, toujours persuadé qu'un tour détestable et méchant pouvait seul expliquer ce qui venait de lui arriver.

Mon grand-père le calma avec sa bonté ordinaire et lui fit observer que ni ma grand-mère ni ses filles n'étaient capables d'une chose aussi indigne, pas plus que la vieille institutrice. Or ces dames seules et mon grand-père savaient l'anglais. Les autres personnes de la maison n'en connaissaient pas le premier mot. De plus, l'enfant comme le père avaient reconnu la défunte et la

porte d'entrée avait été fermée comme à l'ordinaire par l'Anglais qui en avait ôté la clef avant de se mettre au lit…

Tout se réunissait donc pour garder à cette apparition une étrangeté absolue. Le petit garçon la raconta à tous comme à son père et ajouta qu'il voulait aller rejoindre sa mère qui l'attendait.

… Peu de jours après, il tomba malade et mourut très promptement.

Je relate le fait purement et simplement sans essayer de rien expliquer. Je répète que je tiens ce récit de ma mère, qui m'en a parlé à plusieurs reprises, sans jamais me cacher que, suivant son opinion, cette apparition n'était pas naturelle.

Un détail bizarre de l'incendie de Moscou. Lorsqu'on revint pour relever les grandes ruines du château de Woronowo, on s'aperçut que toutes les souris étaient devenues blanches. Je livre ce fait curieux à la science, sans me permettre là-dessus aucune réflexion.

Lorsque ma mère fut en âge d'aller dans le monde avec sa sœur aînée Nathalie, elle en éprouva plus d'ennui que de joie. Son extrême timidité changeait pour elle les réunions en autant de supplices, et cette timidité la gênait d'autant plus qu'elle se traduisait par des rougeurs intenses, colorant non seulement son visage, mais encore ses épaules et même ses bras. Comme pour accentuer son ennui, elle fut alors l'objet d'une mésaventure dont elle ne se rappelait jamais sans consternation.

Ma mère aimait fort les sucreries, les quartiers d'oranges glacées entre autres ; elle avait donc pris un soir avec plaisir un de ces bonbons et venait de le mettre dans sa bouche lorsque les

préludes d'une valse se firent entendre. Un danseur élégant s'approcha de ma mère.

« Comtesse, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder cette valse ? » demanda-t-il respectueusement.

La jeune fille voulut répondre… Impossible ! Elle sentit avec terreur le sucre se coller à ses dents et lui interdire toute parole… D'ardentes rougeurs révélèrent sa détresse.

« Hon… on !… » murmura-t-elle, désespérée de son mutisme forcé et de son extrême embarras.

Le jeune homme, étonné, la regarda.

Efforts nouveaux de la pauvre gourmande pour parler. Redoublement de détresse et de malaise.

« Hon… on !… » gémit-elle en tournant à la betterave.

Le valseur la contemplait avec des yeux arrondis par la stupéfaction.

« Elle est folle ! » se dit-il.

Et renonçant à obtenir une réponse intelligible, il s'éloigna, la laissant se débattre avec son quartier d'orange, plus tenace que jamais…

Ma pauvre mère garda un tel souvenir de cet épisode désagréable que plus jamais elle ne consentit à prendre une friandise qui lui avait joué un tour aussi odieux.

Ces réunions étaient cependant fort agréables. Simples et sans façon, elles avaient un cachet tout patriarcal. La jeunesse sautillait dans un salon spécial, tandis que les parents, installés dans

des pièces adjacentes, causaient ou jouaient suivant leur bon plaisir.

À côté des jeunes comtesses Rostoptchine, se trouvait sans cesse une parente à elles, cousine éloignée, mais portant le même nom. Sa pauvreté l'avait fait recueillir par ma grand-mère. Mlle Nathalie Rostoptchine (morte religieuse plusieurs années avant ma mère) avait été d'une beauté remarquable, mais la petite vérole l'avait complètement défigurée et cela n'avait pas contribué à rendre son caractère agréable. C'est elle qui a été « portraicturée » par mon frère dans l'album qui contient la célèbre « dame de pique » avec son hideux roquet. Venue en France avec ses cousines, elle y resta comme ma mère.

À leur arrivée à Paris, les jeunes filles n'eurent rien de plus pressé que de vouloir goûter les célèbres glaces dont les perfections leur avaient été vantées. Vu la sévérité de ma grand-mère, elles en firent venir en cachette et savouraient ces rafraîchissements lorsque des pas se firent entendre et ma grand-mère parut dans le salon où étaient installées les coupables… Heureusement pour ces dernières, l'extrême myopie de l'arrivante l'empêcha de voir le brouhaha épouvanté qui accueillit son entrée imprévue. Ma mère et ses sœurs avaient pu fourrer leurs glaces sous leurs chaises. Mais Mlle Rostoptchine, qui se trouvait devant son métier à broder (elle était d'une habileté hors ligne pour ce genre de travail), n'avait pu en faire autant. Dans son trouble, elle tint sa soucoupe sous son canevas, piquant son ouvrage d'une seule main et retirant son aiguille pour la replonger à la même place, avec une activité fiévreuse et stérile. Enfin ma grand-mère s'éloigna sans rien découvrir et les pauvres gourmandes, encore trem-

blantes, purent reprendre et terminer hâtivement leur lunch, un instant menacé.

L'esprit puissant et original du héros de Moscou ne dédaignait pas la plaisanterie. Observateur malin, le général comte Rostoptchine avait vite constaté, à son arrivée en France, le penchant des parisiens à s'émouvoir d'un rien et la crédulité de ces badauds de la rue qui se rassemblent sans savoir pourquoi. Il en parlait gaiement dans une causerie intime et finit par dire que rien n'était plus facile que d'amasser la foule. Son interlocuteur se récria.

« Eh bien, reprit mon grand-père, voulez-vous parier qu'en cinq minutes je ferai grouper plus de cinq cents personnes autour de moi aux Champs-Élysées…

— Allons donc !

— Parfaitement.

— Vous aurez donc en main quelque objet étrange ?

— Je ne tiendrai rien du tout.

— Vous ferez un speech aux passants ?

— Je ne leur parlerai pas.

— Alors, c'est impossible.

— Cela sera, cependant. N'osez-vous parier ?

— Si, parbleu ! je l'ose. Quand accomplirez-vous ce tour de force ?

— Demain, dans l'après-midi.

— C'est convenu. »

À l'heure dite, mon grand-père arrive dans la grande allée des Champs-Élysées. Là, tandis que la foule bourdonnante des promeneurs va et vient autour de lui, son ami le voit s'arrêter soudain, lever les yeux vers le ciel, faire un geste de surprise et quelques exclamations étouffées, comme si quelque chose d'étrange captivait son attention… On l'entend. Un curieux s'arrête, le regarde, regarde le ciel, et cherche à découvrir ce qu'il y a d'extraordinaire ! D'autres l'imitent… Un rassemblement se forme rapidement. Tout le monde, le nez en l'air, les yeux écarquillés, s'efforce de voir ce que semble contempler avec extase l'imperturbable mystificateur ! Le rassemblement se transforme en foule, au grand dépit de la personne qui avait accepté le pari. Les questions s'entrecroisent… On se bouscule… On croit être sur le point d'apercevoir des météores attendus par la science. Le brouhaha devient formidable et le temps fixé pour le pari n'était pas écoulé que plus de cinq cents gobe-mouches réalisaient les espérances de mon grand-père. Celui-ci s'esquiva prestement, laissant les pauvres gens se morfondre bêtement. Il rejoignit son parieur consterné, mais ne pouvant malgré cela s'empêcher de rire en observant cette scène de comédie si finement jouée par l'auteur principal.

Allant un soir dans le monde, le comte Rostoptchine fut interrogé par une dame au sujet de ses mémoires qu'elle croyait avoir été déjà rédigés et qu'elle pensait, avec raison, devoir être fort intéressants.

« Madame, répondit en souriant le héros de Moscou, je n'avais jamais songé jusqu'ici à les écrire ; le désir de vous être agréable m'impose le devoir de le faire.

— Ah ! quelle bonne promesse ! s'écria son admiratrice. Mais ce sera pour vous un bien grand travail et…

— Nullement ! Vous les aurez demain.

— Demain, dites-vous ? répéta la dame stupéfaite, et n'en croyant pas ses oreilles.

— Oui, demain. »

La surprise était générale. On crut à un badinage. C'en était un en effet, mais qui produisit le petit chef-d'œuvre littéraire intitulé Mes mémoires en dix minutes. Je les intercale ici, car ils n'ont été publiés jusqu'ici que dans deux livres dont un inconnu en France.

q

Chapitre 2 Mes mémoires ou Moi au naturel

Chap. IV. Privations.

Chap. V. Époques mémorables.

Chap. VI. Portrait au moral.

Chap. VII. Résolution importante.

Chap. VIII. Ce que je fus et ce que j'aurais pu être.

Chap. IX. Principes respectables.

Chap. X. Mes goûts.

Chap. XI. Mes aversions.

Chap. XII. Analyse de ma vie.

Chap. XIII. Récompenses du ciel.

Chap. XIV. Mon épitaphe.

Chap. XV. Épître dédicatoire.

CHAPITRE I. – MA NAISSANCE.

En 1765, je sortis des ténèbres pour apparaître au grand jour. On me mesura, on me pesa, on me baptisa. Je naquis sans savoir pourquoi et mes parents remercièrent le Ciel sans savoir de quoi.

CHAPITRE II. – MON ÉDUCATION.

On m'apprit toutes sortes de choses et toutes espèces de langues. À force d'être impudent et charlatan je passai quelquefois pour un savant. Ma tête est devenue une bibliothèque dépareillée, dont j'ai gardé la clef.

CHAPITRE III. – MES SOUFFRANCES.

Je fus tourmenté par les maîtres, par les tailleurs qui me faisaient des habits étroits, par les femmes, par l'ambition, par l'amour-propre, par les regrets inutiles, par les souverains et par les souvenirs.

CHAPITRE IV. – PRIVATIONS.

J'ai été privé de trois grandes jouissances de l'espèce humaine : du vol, de la gourmandise et de l'orgueil.

CHAPITRE V. – ÉPOQUES MÉMORABLES.

À trente ans j'ai renoncé à la danse, à quarante à plaire au beau sexe, à soixante à penser et je suis devenu un vrai sage ou

égoïste, ce qui est synonyme.

CHAPITRE VI. – PORTRAIT AU MORAL.

Je fus entêté comme une mule, capricieux comme une coquette, gai comme un enfant, paresseux comme une marmotte, actif comme Bonaparte, et le tout à volonté.

CHAPITRE VII. – RÉSOLUTION IMPORTANTE.

N'ayant pu jamais me rendre maître de ma physionomie, je lâchai la bride à ma langue et je contractai la mauvaise habitude de penser tout haut. Cela me procura quelques jouissances et beaucoup d'ennemis.

CHAPITRE VIII. – CE QUE JE FUS ET CE QUE J'AURAIS PU ÊTRE.

J'ai été très sensible à l'amitié, à la confiance, et si j'étais né pendant l'âge d'or, j'aurais été peut-être un bonhomme tout à fait.

CHAPITRE IX. – PRINCIPES RESPECTABLES.

Je n'ai jamais été impliqué dans aucun mariage 1 ni aucun commérage ; je n'ai jamais recommandé ni cuisinier, ni médecin, par conséquent je n'ai attenté à la vie de personne.

CHAPITRE X. – MES GOÛTS.

J'ai aimé une petite société, une promenade dans les bois. J'avais une vénération involontaire pour le soleil, et son coucher m'attristait souvent. En couleur c'était le bleu ; en manger le bœuf au naturel ; en boisson, l'eau fraîche ; en spectacle, la comédie et la farce ; en hommes et en femmes, la physionomie ouverte

et expressive. Les bossus des deux sexes avaient pour moi un charme que je n'ai jamais pu définir.

CHAPITRE XI. – MES AVERSIONS.

J'avais de l'éloignement pour les sots et pour les faquins, pour les femmes intrigantes qui jouent la vertu ; un dégoût pour l'affectation de la piété, pour les hommes teints et les femmes fardées ; de l'aversion pour les rats, les liqueurs, la métaphysique et la rhubarbe ; de l'effroi pour la justice et les bêtes enragées.

CHAPITRE XII. – ANALYSE DE MA VIE.

J'attends la mort sans crainte, comme sans impatience. Ma vie a été un mauvais mélodrame à grand spectacle, dans lequel j'ai joué les héros, les tyrans, les amoureux, les pères nobles, mais jamais les valets.

CHAPITRE XIII. – RÉCOMPENSES DU CIEL.

Mon grand bonheur est d'être indépendant des trois individus qui régissent l'Europe. Comme je suis assez riche, le dos tourné aux affaires et assez indifférent à la musique, je n'ai par conséquent rien à démêler avec Rothschild, Metternich et Rossini.

CHAPITRE XIV. – MON ÉPITAPHE.

ICI ON A POSÉ

POUR SE REPOSER,

AVEC UNE ÂME BLASÉE,

UN CŒUR ÉPUISÉ

ET UN CORPS USÉ,

UN VIEUX DIABLE TRÉPASSÉ ;

MESDAMES ET MESSIEURS, PASSEZ !

CHAPITRE XV. – ÉPITRE DÉDICATOIRE AU PUBLIC

Chien de Public ! organe discordant des passions ! toi qui élèves au ciel et qui plonges dans la boue, qui prônes et calomnies sans savoir pourquoi ; image du tocsin, écho de toi-même ; tyran absurde échappé des petites-maisons ; extrait des venins les plus subtils et des parfums les plus suaves ; représentant du diable auprès de l'espèce humaine ; furie masquée en charité chrétienne ; Public ! que j'ai craint dans ma jeunesse, respecté dans l'âge mûr et méprisé dans ma vieillesse, c'est à toi que je dédie ces mémoires, gentil Public ! Enfin je suis hors de ton atteinte, car je suis mort, et par conséquent sourd, aveugle et muet. Puisses-tu jouir de ces avantages pour ton repos et pour celui du genre humain.

Un des plaisirs du comte Rostoptchine était de s'en aller au Jardin des Plantes et d'y observer les différents animaux ; les singes l'amusaient tout particulièrement ; il y assista un jour à deux scènes du plus haut comique dont ma bonne mère m'a raconté les amusants détails.

En premier lieu ce fut un jeune singe qui s'acharnait à suivre une vieille guenon sur la queue de laquelle il marchait pas à pas avec un soin satanique ; l'infortunée la laissait traîner probablement pour cause d'épuisement sénile. La victime criait, essayant de regimber, mais impitoyablement suivie par le singe taquin et opiniâtre dans sa malice.

La seconde scène eut lieu entre un fils et sa mère. Le visiteur leur ayant offert un gâteau, le petit voulut le prendre, mais il dut s'enfuir les mains vides, vertement souffleté par la guenon égoïste et gourmande ; le jeune singe furieux et déçu résolut de se venger. Il guetta donc le moment où sa mère, le dos tourné, savourait le gâteau pour lui jeter prestement une poignée de sable à la tête. Désagréablement interrompue dans son occupation, la guenon sursauta et regarda le coupable… Celui-ci affectait une attitude nonchalante et mordillait innocemment un brin de paille.

La gourmande se remit à manger… Nouvelle attaque de la part du fils rancuneux ! La mère se méfiant alors le surveilla du coin de l'œil, et à la troisième poignée de sable elle s'élança, saisit le petit polisson et le fouetta de main de maître !

q

Chapitre 2

L'hôtel du comte Rostoptchine. – La jeune comtesse Sophie. – Projet de mariage. – Étrennes royales au jeune ménage. – Mon frère Renaud. –Naissances successives. – État maladif et patience de ma mère. – Tendresse de « Gaga », ses bouderies. – Ses désespoirs. – Les vieux bouchons. – Le petit couteau. – Si tu moures… Toi, vous. – Les sucres d'orge à fourmis. – La salade de lentilles. – … tutionnel. – Du chocolat ! – Cathédrale contre panier. – Les hérissons. – Une noyée qui braille. – Le grand sapin. – Les salades pour ma mère. – Empressement filial. – Jours de migraine.

L'hôtel de l'avenue Gabriel acheté et alors habité par mon grand-père et sa famille avait un aspect étrange, occasionné par les statues qui l'ornaient. Leur quasi-nudité ayant choqué ma grand-mère, elle leur avait fait faire à chacune des chemises blanches qui leur donnaient une physionomie monastique des plus originales.

Le nom de mon grand-père, fort difficile à prononcer par des bouches françaises, était sans cesse cruellement écorché par les domestiques, ahuris d'avoir à le nommer dans les réceptions. C'est ainsi que le général russe se vit un soir proclamé « prince de la Chine » ! Un autre le désigna sous le nom de « comte rosse ton chien » ! Mon grand-père était le premier à rire de ces lapsus linguae.

La petite Sophie était alors devenue une belle et grande personne à la taille gracieuse et svelte, et dont la tournure était aristocratique au suprême degré. Simple et gaie, elle s'ignorait complètement et ce n'était pas le moindre de ses charmes. La piété de ma grand-mère Rostoptchine avait réussi à la convertir de bonne heure au catholicisme, aussi trouva-t-elle des plus sympathiques le projet de mariage rêvé pour elle par Mme Sweetchine, amie de la famille. Le comte de Ségur, qui sollicitait la main de Sophie Rostoptchine, était catholique et devait la garder dans un milieu catholique, avantage précieux, à cette époque où l'empereur Nicolas se montrait ouvertement hostile à ceux qui ne pratiquaient pas la religion grecque.

Le comte et la comtesse Rostoptchine agréèrent donc la demande du jeune prétendant. Son nom illustre, ses alliances superbes, sa figure remarquablement belle, sa tournure charmante, tout leur plaisait en lui. Leur grande richesse était de celles qui ne

songent pas à marier des fortunes, mais des cœurs et ils ne considérèrent nullement comme un obstacle le peu de richesse du jeune officier, celle de ma mère étant suffisante pour deux. Le mariage fut promptement conclu et cette alliance fit prolonger le séjour en France des Rostoptchine. La générosité de mon grand-père décida à cette époque l'achat des Nouettes. Ce furent les étrennes de ma mère en 1822. Mon frère Gaston avait alors deux ans.

Après sa naissance, ma mère avait eu un fils appelé Renaud, qu'elle eut la douleur de perdre à l'âge de trois mois.

Ce chagrin maternel ne l'attacha que plus profondément à notre bon Gaston ; elle eut ensuite deux autres fils, puis quatre filles dont deux jumelles. La dernière de ces quatre, qui était sa petite espiègle, c'était moi. Ma naissance détruisit pour longtemps, hélas ! la santé déjà ébranlée de ma pauvre mère.

Du plus loin que mes souvenirs me reportent en arrière, je vois la douce figure de ma chère maman, toujours souffrante. Elle exerçait sur moi un prestige inouï. Je l'idolâtrais et c'était plus qu'un chagrin, c'était une véritable torture pour mon cœur que d'en être séparée, ne fût-ce que pendant peu d'heures. Pour rester près d'elle, ma turbulence se changeait en douceur câline. Assise sur mon petit fauteuil près de son canapé, je la regardais, je causais avec elle et je ne vivais que de sa vie. L'amour appelle l'amour. Cette tendresse d'un petit être se domptant pour rester près d'une malade conquit ma mère jusqu'au fond de son cœur incomparable. Aussi, comme elle aimait sa chère « Gaga » !

Elle n'était cependant pas toujours commode cette Gaga aux boucles ébouriffées et à la tête volcanique. Elle avait tantôt des

accès de colère, tantôt des bouderies qui duraient jusqu'à trois quarts d'heure ! Mise en pénitence à fort juste titre par son excellente mère, elle restait « dans le coin », raide, immobile, sombre et insensible aux doux conseils de sa chère maman.

« Voyons, Olga, disait-elle de temps en temps, demande-moi pardon, ma minette. C'est laid de bouder ; c'est ennuyeux, aussi ! tu sais bien que tu t'assommes là… »

Pas de réponse, jusqu'au moment où le cœur de plus en plus gros de la coupable éclatait tout à coup en pleurs de repentir. Pendant ce déluge salutaire, j'accablais de caresses ma bonne mère dans les bras de laquelle j'étais tombée, en lui demandant d'une voix gémissante des pardons sans fin qui m'étaient bien vite accordés.

Mes jours de misère étaient les jours de grandes promenades. Lorsque ma mère se sentait mieux, elle aimait aller au loin avec mes frères et sœurs. Ces jours-là, j'enviais le sort de la dernière des mendiantes, et deux fois j'eus l'idée d'en finir avec une vie qui m'était devenue odieuse.

La première tentative fut faite sous les regards tranquilles et goguenards de ma bonne, Adèle Leroux, qui avait succédé à ma chère madame Charles, morte de la poitrine lorsque j'avais trois ans. Il ne s'agissait cependant de rien de moins que de me faire percer le cœur avec de vieux bouchons dont j'avais aperçu dans un coin un tas considérable. Je demandai à Célestine, la fille du garde, compagne ordinaire de mes jeux, de m'en bombarder afin d'arriver à un but suprême.

« Je vais me mettre en face de toi, lui dis-je avec solennité, et tu lanceras les bouchons sur moi ; vise en plein cœur ! »

Célestine, fort obligeante et n'en voyant pas plus long que son nez, se mit à sa besogne funèbre et jeta consciencieusement les bouchons homicides. Je les recevais stoïquement, m'étonnant de ne pas mourir et me désolant de ne sentir aucun des coups.

« Plus fort ! frappe plus fort ! » criais-je avec angoisse au bébé-bourreau.

La pauvre fillette s'évertuait à lancer avec vigueur ses projectiles. Peine perdue ! ils restaient déplorablement inoffensifs ; de guerre lasse nous renonçâmes, elle à me tuer, moi à être tuée, et je me décidai d'attendre avec résignation mon dernier jour, lequel s'obstinait à ne pas arriver.

La seconde fois, je voulus agir par moi-même ; pour ce, je pris d'un air résolu le petit couteau qui me servait à creuser des trous dans le sable et je dis à ma bonne quelle était ma ferme intention.

« À ton aise, me répondit-elle froidement ; adieu, ma pauvre fille.

— À revoir, ma bonne, répliquai-je en levant mon couteau… (Il avait un bout rond et il ne coupait pas, mais je n'en étais pas moins persuadée que c'était une arme dangereuse.)

— Comment ! "à revoir", reprit-elle. Où ça, à revoir ?

— Au Ciel, donc !

— Jamais de la vie. Moi, j'irai ! mais toi, pas.

— Et pourquoi pas moi aussi ? demandai-je avec une irritation mêlée d'inquiétude.

— Parce que le bon Dieu n'y reçoit pas ceux qui se tuent. Toi, tu iras en enfer.

— Avec le diable ? m'écriai-je épouvantée.

— Oui, avec le diable. »

Je fermai mon couteau avec rapidité et le fourrai dans ma poche. Je détestais l'enfer, et le diable me faisait horreur !

Une fois encore cependant j'eus une idée de ce genre. Je regardais avec tendresse ma chère maman, plus souffrante que jamais…

« À quoi penses-tu donc, Gaga ? me demanda ma mère, frappée de mon attitude grave et réfléchie.

— Je pense, répondis-je, que si tu moures, je me jetterai dans la mare.

— Mais ce serait très mal ! Que dirait le bon Dieu quand tu paraîtrais devant lui ?

— Je lui dirais : "Bon Dieu, pourquoi que tu as fait mourir maman ?" et puis je dirais à mon bon ange gardien : "Ange gardien, conduis-moi tout de suite à maman". »

C'est ma mère qui m'a raconté elle-même cette petite conversation en me citant les paroles de Gaga avec leurs incorrections naïves et drôlettes.

Elle eut grand-peine à me déshabituer de la tutoyer ; j'aimais fort cette manière de lui parler et je pleurai à chaudes larmes quand il me fallut substituer le « vous » solennel au « toi » si tendre et si tendrement prononcé. – « Oh, je t'en prie, laissez-

moi vous dire toi ! » sanglotais-je. – Sa douce fermeté me fit obéir.

Parfois l'on m'emmenait promener, lorsque les courses étaient possibles pour mes petites jambes.

J'accompagnais alors ma mère en cabriolant de joie et je papillonnais autour d'elle, cueillant, tantôt des fleurs, tantôt des fruits sauvages, après avoir caressé mon gros mouton en passant par la ferme.

… Car j'avais, ou plutôt, je m'étais adjugé un gros mouton, le plus gros de la bande, s'il vous plaît. Je lui portais du pain avec du sel dessus, ce dont il était très friand et il me connaissait à merveille.

Parfois, nous allions au village. Il y avait là une bonne vieille appelée Mme Harel. C'était la veuve d'un maître d'école qui était restée là après la mort de son mari et qui vendait un semblant d'épicerie. Elle avait, entre autres, dans un vieux bocal recouvert d'un carton colorié, des sucres d'orge qui faisaient mes délices, quoiqu'ils fussent toujours pleins de fourmis. J'épluchais les bêtes, avec un mélange de colère et de satisfaction, et je croquais ces bonbons rustiques avec plus de plaisir que je n'en ai jamais eu depuis, à savourer les friandises les plus délicates.

Il n'y avait pas que moi de gourmande dans la famille. Ma chère maman s'amusait à me raconter les bêtises de ses autres enfants, et j'ouvrais de grands yeux en apprenant que l'un de ces « grands » si sages avait, tantôt dévoré (à trois ans) une salade de lentilles destinée au repas de quatre ouvriers, tantôt avait avalé le son qui bondait le corps d'une poupée, ce qui fit jeter les hauts cris à sa propriétaire ; tantôt il avait réalisé la phrase consacrée :

« je dévore mon journal » en exécutant à la lettre ce repas bizarre. Lorsque ma mère chercha le Constitutionnel, à la requête de sa belle-mère qui le demandait à tous les échos des Nouettes, elle aperçut le Bébé, assis dans un coin et… tutionnel en train d'être avalé ; c'est tout ce qui restait de la feuille chère au docteur Véron. Enfin, pour mettre le comble à l'avidité enfantine en question, les… souvenirs laissés dans un chemin par un troupeau de moutons furent pris par le même bébé pour du chocolat, semblable à celui dont il avait reçu une boîte peu de jours avant. Le goût effroyable de ce qu'il avait imprudemment ramassé le plongea dans un désespoir amer.

Parfois des disputes acharnées s'élevaient entre ma sœur aînée et l'un de mes frères, son camarade de prédilection. Aux mots vifs succédaient des voies de fait. Chaque adversaire saisissait, pour s'en faire une arme, les objets les plus hétéroclites et, après s'en être vigoureusement servi, arrivait en piaillant chez ma mère, lui crier, l'un : « Maman, Nathalie m'a donné un coup de cathédrale ! » (Ledit monument faisait partie d'un village donné par ma grand-mère Rostoptchine et avait servi de massue.) L'autre répliquait en geignant : « Et lui, il m'a donné un coup de panier ! » (L'osier de ce projectile n'était guère plus tendre que la terrible cathédrale.)

Ma bonne mère grondait un peu, pacifiait beaucoup et l'on repartait jouer au petit jardin, lieu de prédilection s'il en fut.

Cet endroit, cultivé par mes frères et sœurs, puis par moi, avec une persévérance digne d'un meilleur sort, n'était pas loin d'une mare qui servait pour les arrosages des corbeilles de fleurs ; ce cloaque, refuge favori des crapauds, n'était pas sans danger, car les bords en étaient à pic et maçonnés, aussi nous défendait-on

d'y aller. Ma désobéissance, jointe à un mélange de taquinerie et de férocité enfantine, causa à ma mère une frayeur terrible. Alors qu'on faisait les foins (j'avais environ six ans), moi et les enfants des ouvriers jouions sur l'herbe. Nous y trouvâmes un hérisson et ses petits, ou plutôt un faucheur les trouva et nous les donna, pour le malheur de ces pauvres bêtes ! Après nous être amusés à les faire mettre en boule, je décidai qu'il fallait voir s'ils savaient nager et en vertu de cette belle idée nous nous acheminâmes vers la fameuse mare, moi, Marie Duval, Vital son frère et André, frère de mon amie Célestine. Nous voilà donc au bord de la pente par laquelle le jardinier venait puiser de l'eau et là, nous lançons les nageurs dans ce liquide jaune et bourbeux. Joie profonde, les hérissons nageaient que c'était merveille ! Mais ceci ne me satisfaisait pas et je voulus les faire aller au fond. Armée d'une gaule, je fis plonger les petits ; pour le gros hérisson ce fut une autre affaire ! il reparaissait de plus belle… Réunissant toute ma vigueur, j'enfonçai avec ma gaule l'infortuné nageur avec un tel élan que j'allai à sa place droit au fond…

Ah ! quelle sensation bizarre j'éprouvai alors ! Accroupie dans cette vase, je me disais, tout étourdie de cette chute, que je faisais un rêve affreux… J'avais les yeux grands ouverts et je voyais vaguement de la clarté au-dessus de ma tête… J'ouvris deux fois la bouche pour respirer ; chaque fois, j'avalais une gorgée de cette eau dégoûtante… Je compris alors peu à peu que j'étais réellement dans la mare et je me souvins, par bonheur, d'avoir entendu dire à ma mère que les gens tombés à l'eau devaient, pour remonter à la surface, donner un grand coup de pied au fond ; je le fis instinctivement alors et je me trouvai soudain hors de l'eau, les yeux à demi aveuglés et la gorge pleine de liquide abominable ! À côté de moi, la pauvre petite Marie était à demi

dans l'eau, tête et bras, car les jambes étaient retenues avec énergie par le petit frère qui les étreignait en criant comme un merle. La brave fillette avait voulu me repêcher et n'avait réussi qu'à tomber dans la mare avec moi !... À côté de nous, l'infortuné hérisson barbotait avec frénésie. Sur la première marche de l'escalier conduisant à la mare, le petit serin d'André était assis, pétrifié d'horreur et hurlant comme un perdu...

Ce spectacle me galvanisa. M'accrochant à la poutre qui traversait la maçonnerie, je me hissai hors de l'eau comme une grenouille, verte, ruisselante, infecte et sanglotante, car j'avais été saisie de terreur, à mon tour !

Tandis que les faneurs, accourus aux clameurs des garçonnets, retiraient l'infortunée Marie de la mare, je retournai, en pleurant comme une Madeleine, à la maison pour y chercher des secours et sauver Marie. J'eus l'idée, en passant devant le billard, d'entrer par là (ce qui m'eût abrégé le chemin), mais la défense faite par mon père aux enfants de jamais entrer de ce côté me revint à l'esprit. Malgré mon désespoir, je fis donc consciencieusement le tour du château, ce qui eût peut-être été fatal à la pauvre Marie si les travailleurs n'étaient accourus à son secours.

J'aurais voulu courir, mais mes petites jupes, ruisselantes d'eau, se collaient à mes jambes et m'en empêchaient. Sabine, entendant du bruit, sortit alors de la maison.

À la vue de cet être piteux, trempé, elle resta saisie...

« Ah ! mon Dieu ! maman, cria-t-elle, en perdant la tête ; Olga est noyée... »

Ma pauvre mère s'élança, affolée, hors de chez elle, descendit l'escalier comme un éclair et… se trouva en face de moi ! – Ce qu'elle avait la figure renversée, cette pauvre maman !…

« Sauvez Marie ! Marie est dans l'eau ! Tirez-la de la mare ! » criais-je sans discontinuer et sans vouloir rentrer à la maison où ma bonne, accourue elle aussi, voulait m'emporter.

Je ne me calmai que sur les assurances réitérées que c'était fait. On l'amena dans ma chambre, et là, nous changeâmes toutes deux de vêtements après qu'on nous eut lavées, car nous avions autant de vase que d'eau dans nos robes et sur nous.

Pendant deux ou trois jours on fut obligé, en outre, de me baigner, tant j'avais de démangeaisons, fruits amers de cet accident qui eût pu devenir tragique.

Cela ne me corrigea pas de mes goûts aventureux. Ma mère riait de me voir grimper aux arbres comme un écureuil, mais ces escapades mettaient ma bonne hors d'elle ! Cela finissait même par une poursuite héroïque sur le grand sapin que j'escaladais jusqu'à la cime, espérant toujours échapper à ma pauvre bonne, devenue rageuse à force d'inquiétude. Hélas ! happée par le mollet, il me fallait piteusement redescendre de branche en branche, maintenue par son bras obstiné.

Une de nos joies à tous était de préparer à maman des salades de légumes crus, fortement assaisonnées. Elle aimait, nous le savions, ce mets bizarre. Nous allions cueillir nous-mêmes carottes, asperges, navets et poireaux. Nous les lavions, nous les épluchions, nous les coupions en petits morceaux et nous portions en grande pompe ce mets à la destinataire qui s'en montrait tou-

jours charmée, tant elle était bonne et tant elle était sensible à cette petite attention.

Sa chambre et son cabinet de toilette ne désemplissaient pas. Nous y étions toujours fourrés. D'abord, nous nous plaisions à la voir se coiffer et mettre elle-même en boucles ses beaux cheveux blond foncé, si doux et si brillants ; puis nous allions toujours, l'un ou l'autre, piller qui un savon, qui de l'eau de Cologne, qui de son excellente pâte d'amandes. Bien souvent un gourmand y pilait dans un verre des amandes et du sucre et se confectionnait là sans façon une boisson délicieuse.

On n'était bien que chez ma mère pour lire, pour dessiner, pour causer.

On se plaisait à danser sur le dur canapé qui se convertissait le soir en lit, grâce à un matelas mince comme une couverture. Les soirs d'automne à la campagne, nous faisions des caramels à la flamme d'une bougie et les brûlures qui en résultaient parfois nous faisaient crier piteusement, sans nous donner le courage de renoncer à un amusement doublé de gourmandise.

… Mais, par exemple, les jours de migraine de notre chère maman, les Nouettes devenaient une succursale de la Trappe pour le silence, notre bien-aimée malade ne pouvant supporter aucun bruit. On allait et venait dans le corridor sur la pointe du Pied ; la parole devenait un souffle et se faisait rare lorsqu'on entrait chez notre bonne mère, pour savoir de ses nouvelles. On ouvrait à deux mains, pour empêcher tout mouvement précipité, la première porte qui isolait déjà la chambre de tout bruit ; puis l'on redoublait de soins pour celle même de la chambre et l'on entrait lentement, lentement, dans la pièce restée obscure à dessein.

Quelle peine alors de voir notre pauvre mère livide, les yeux éteints, le front couvert d'une sueur froide, le visage décomposé par la souffrance ! Elle pouvait à peine articuler une parole, malgré son courage. On déposait sur son front un baiser tendre et léger, puis on se retirait en se regardant tristement, car nos cœurs devenus gros souffraient pour elle et avec elle.

q

Chapitre 3

La Saint-Eutrope. – Les festins campagnards. – II est pourtant temps ! – Le violoneux. – Les grands galops. – Quarante-deux contredanses de suite ! – Rapide. – Les parties d'âne. – Treize colliers de perle à la fois ! – « Gaga », princesse du sang. – La petite voiture. – La tortue et l'écureuil. – Promenade avec César.

Un jour solennel pour nous, c'était la fête de saint Eutrope que célébraient les forgerons du village. Les braves gens, après avoir orné et enguirlandé leur bâtiment de travail et le gros marteau qui chômait, dressaient une succession de tables et festoyaient avec parents et amis. Les ménagères, rouges et triomphantes, apportaient chacune sur leurs tables respectives la soupe aux choux et au pain, mitonnée, pleine d'œils, vraiment exquise ! puis le bouilli appétissant, la fricassée de poulet qui était leur triomphe et le gigot cuit à point ; la crème traditionnelle faite avec amour et dégustée avec recueillement venait après la salade à la crème et à quelle crème ! Le tout était arrosé de cidre mousseux ; ce festin admirable se terminait par un excellent dessert que l'on grignotait en écoutant les chansons réclamées par tous aux vir-

tuoses du village. Tantôt c'était une romance plaintive, tantôt un chant joyeux accueilli par des tonnerres de rires. Il y en avait une qui nous ravissait. La voici :

REFRAIN

II est pourtant temps, pourtant temps, ma mère,

II est pourtant temps de me marier, mariez-moi donc.

1er COUPLET

Ma fille, nous n'avons pas d'argent.

Ma mère, nous avons not' jument.

Vendez-la donc, mariez-moi donc…

REFRAIN

II est pourtant temps, etc.

2e COUPLET

Ma fille, nous n'avons pas d'maison.

Ma mère, j'ons la soue au cochon,

Arrangez-la donc, mariez-moi donc.

REFRAIN

II est pourtant temps, etc.

3e COUPLET

Ma fille, nous n'avons pas d'mari.

Ma mère, j'avons l'fils à Jean-Louis.

Prenez-le donc, mariez-moi donc.

REFRAIN

II est pourtant temps, etc.

Chanté par la fille de notre menuisier, Simplicie Lecornet, blonde sentimentale qui modulait cela d'un accent nasillard et d'une voix aiguë, ce « pourtant temps », comme nous l'appelions, était devenu inséparable de nos joies rustiques. Que de fois nous l'avons redit et toujours avec de nouveaux rires, avec un plaisir enfantin, ravivé par nos souvenirs heureux.

La chanson de saint Eutrope terminait cette séance musicale. Toute l'assistance se joignait au chanteur pour le refrain, mugi par une cinquantaine de poumons vigoureux et par autant de voix aigres appartenant à la partie féminine de l'assistance.

Le violoneux se levait alors, en homme gonflé de son importance et pénétré de sa dignité. Redressant sa bosse (car il était fait comme un sac de noix), il faisait retentir les airs de sons impossibles et alors, suivi des danseurs et des danseuses, il s'installait devant la forge et faisait sauter la jeunesse. On était infatigable à se trémousser. Les galops entre autres étaient de vrais steeple-chases et, le violoneux en tête, l'on parcourait ventre à terre un kilomètre sans s'arrêter.

Invités cordialement par les braves ouvriers, tous parents et amis entre eux, nous allions, avec la permission de ma mère qui favorisait ces amusements naïfs, partager leur fête. L'on riait de tout son cœur en parcourant la grande route, précédés par le musicien qui bondissait en avant comme une balle élastique.

Quarante-deux contredanses de suite, voilà le bilan de l'une de ces fêtes primitives ! Ma sœur aînée y usa une année deux paires de chaussures ! Il va sans dire que le parc était sillonné par les galopeurs, conduits par l'infatigable violoneux.

Ma bonne mère faisait installer dans la cour des brocs de cidre et distribuait des gâteaux et des rafraîchissements, absorbés avec enthousiasme et reconnaissance.

Il y avait des danseurs émérites dans le nombre. Ils se plaisaient à montrer leur science, les uns par une foule de petits pas, de glissés, d'entrechats ; les autres par des pirouettes à la suite desquelles ils frappaient la terre de leurs talons ferrés.

À ce plaisir annuel se joignait pour moi celui de l'équitation. Ma mère, dans sa bonté pour Gaga, avait acheté un bel âne que je nommai Rapide et que j'habituai vite à m'obéir, en le bourrant d'avoine. Il ne connut bientôt plus d'autre allure que le galop. Leste comme un chat, j'étais en un clin d'œil sur le bât de mon Bucéphale qui partait ventre à terre. Ces habitudes excentriques occasionnèrent des chutes à mes sœurs lorsqu'elles voulurent se promener sur son dos, car voulant monter posément, elles dégringolaient avant d'avoir pu être installées sur le bât. Je riais sous cape en entendant leurs doléances à ce sujet ; à mon sens, on devait aller vite et prévoir le départ du quadrupède assez à temps pour ne pas tomber.

Mon excellente maman se plaisait à organiser parfois, pour les vacances de mon cousin germain Woldemar, élevé avec moi comme un frère, des parties d'ânes au loin. Ces jours-là, les cadichons de toutes les fermes étaient mis en réquisition non seulement pour Woldemar, mais aussi pour nos compagnons de jeux,

Célestine et André. Le garde nous accompagnait avec un cinquième âne portant des paniers de provisions, car on allait déjeuner dans la forêt voisine et l'on juge si l'on se plaisait à charger notre porteur de choses succulentes, savourées sur l'herbe avec des cris de joie. Ces jours-là, je me plaisais à orner mon cher Rapide. J'étais fort coquette pour lui. Je lui mettais des colliers innombrables de grosses perles brillantes de toutes les couleurs. Ma mère me les fournissait avec une bonté, une générosité inépuisables. Les bonnes gens écarquillaient les yeux en voyant passer cette étrange et bruyante procession précédée de Rapide dont les douze à treize colliers produisaient un cliquetis superbe ! L'année de la visite faite par Louis-Philippe à la Trappe, nous passâmes dans un village non loin de là, où l'on crut bonnement que c'était « la cour » qui arrivait chez les révérends pères et où je fus prise pour Madame Adélaïde, sœur du roi, grâce aux ornements de mon âne.

Je ne me contentais pas de monter Rapide. Je l'attelais à une petite voiture qui avait servi autrefois à promener mon grand-père d'Aguesseau. Ma bonne mère m'avait donné cette voiture et je faisais des tournées dans le parc avec mon cousin, lorsqu'il était là en vacances, et avec mes petits compagnons de jeux. Entraînée par mon penchant pour les allures précipitées, je me plaisais à descendre les côtes au triple galop, tant et si bien qu'il m'arriva un jour, au haut du « raidillon Ségur », de tomber en voulant ramasser les guides après avoir mis mon coursier au grand trot. Je sentis ses petits fers piétiner sur moi, puis les quatre roues de la voiture passer sur mes jambes et sur ma poitrine en effleurant mon visage et je me levai péniblement, tout étourdie et tout écorchée, tandis que la voiture descendait la côte

à toute vitesse, emportant les trois enfants qui avaient les bras au ciel et les yeux hors de la tête.

La barrière arrêta l'élan impétueux de Rapide et nous en fûmes quittes pour la peur. Je rentrai en pleurnichant et ma bonne mère me soigna de telle façon que je fus vite guérie.

Comme cet accident, la tortue, puis l'écureuil, furent dans le livre de ma mère : Les Malheurs de Sophie, des réminiscences de ma jeunesse. Ma tortue faisait mes délices à Paris ; logée dans une caisse, elle vaguait parfois sur le tapis de ma chambre que j'avais soin de joncher de salades, malgré les cris de ma bonne, afin de nourrir ma chère petite bête.

L'écureuil était normand. Il me fuyait, car je lui faisais sans cesse des niches, mais il aimait fort ma bonne qui le soignait à merveille. Il errait en liberté dans la nursery, affectionnant les grands bonnets cauchois d'Adèle, où il allait se blottir et sommeiller. Parfois il escaladait audacieusement le dos de ma bonne et, s'installant avec confiance sur son cou tandis qu'elle était penchée vers son ouvrage, il relevait coquettement sa queue en panache et savourait une noisette. Il y avait des jours où cette confiance dégénérait en familiarité excessive, car ma bonne sentait de petites gouttes d'un liquide inutile à nommer couler dans son dos ! Elle grondait et chassait le coupable qui détalait avec insouciance, sûr d'avance de rentrer en grâce à la moindre gentillesse qu'il daignerait faire. Une fois, ayant voulu le prendre dans sa cage, je fus outrageusement mordue au doigt par le petit coquin. Mon père, accouru à mes cris, saisit le criminel et le tint suspendu par la queue, le laissant gigoter avec fureur dans le vide, pour le punir de sa cruauté. Ô amour de la vengeance ! Le voir dans cette position précaire et humiliante me consola à

demi ! Je l'aimais malgré cela et je pleurai amèrement quand il se sauva par une fenêtre ouverte étourdiment. Il s'en fut dans les bois ! Voyant ma désolation, on tâcha de le rattraper ; on l'entrevit, le vagabond, leste et gai, paraissant tenté par les friandises qui lui étaient offertes comme appât… Hélas ! l'ingrat leur préféra la liberté et sa fin est restée obscure.

q

Chapitre 4

Le voisinage. – Confiance de ma mère dans les annonces. – La théière détonante. – Chaussures… perfectionnées ! – La salade de coucous. – Le foin à la russe. – L'oiseau-lapin. – « C'est le diable ! » – Leufroy et Madeleine. – Le compliment rustique. – Le confesseur de ma mère. – Les papillons apprivoisés. – Le chat tyran. – Un pouce d'assassin.

Le voisinage de ma mère était devenu restreint après avoir été très nombreux. Elle voyait beaucoup entre autres mon oncle le duc de la Force, sa fille, la marquise de la Grange, femme des plus spirituelles et son mari, savant distingué, numismate émérite et généalogiste remarquable.

Un des côtés charmants de ma bonne mère était sa candeur et sa foi robuste dans la quatrième page des journaux. Elle croyait à toutes les inventions qui y étaient signalées et essayait force machines… admirables, force chaussures… perfectionnées, force outils… merveilleux, lesquels n'avaient que l'inconvénient de ne pouvoir être utilisés. Je me souviens d'un certain appareil à thé

qui rappelait vaguement le canon du Palais-Royal, lorsque se terminait le transvasement de l'eau d'un siphon dans le siphon-théière.

À la fin du déjeuner, après vingt minutes d'attente, nous oubliions cet insupportable engin… et tout à coup nous bondissions sur nos chaises… Boum ! le thé était fait.

L'enthousiasme de notre chère maman, lorsqu'elle inaugurait une de ces machines redoutées, était charmant à voir. Il était si plein de confiance ! de joie anticipée !… Mais peu à peu son regard triomphant devenait inquiet, puis mécontent ; son sourire s'effaçait par degrés… sa physionomie radieuse s'assombrissait et se montrait soucieuse… enfin, n'y tenant plus, elle s'exclamait :

« C'est une tromperie atroce ! nous disait-elle alors avec feu. Emportez cette horreur, ajoutait-elle en s'adressant au valet de chambre qui riait sous cape, tandis que nous nous tordions ; et qu'elle ne reparaisse plus. »

Un jour d'automne, à la campagne (nous étions seules), elle arriva triomphante à la salle à manger ; elle me montra complaisamment des bottines-caoutchoucs, incomparables pour préserver de l'humidité. Pendant le déjeuner, sa joie disparut par degrés. Les brodequins changeaient ses pieds en glaçons tant et si bien que, les sentant gelés, elle imagina, pour les réchauffer, de les tenir sur une bouche de calorifère.

Au bout de quelques minutes, son front s'éclaircit.

« À la bonne heure ! dit-elle. J'avais besoin de cela. À présent, allons nous promener… eh bien ! eh bien !

— Qu'y a-t-il, chère maman ? demandai-je, prête à la suivre et m'étonnant de son immobilité après ce qu'elle venait de dire.

— Il y a, répliqua-t-elle d'un air consterné, que mes maudits souliers sont collés à la bouche de chaleur… Impossible de les en arracher ! Cours vite m'en chercher d'autres. »

Je m'élançai, en riant de cette situation bizarre. Inutile d'ajouter que les bottines furent mises de côté.

Un printemps, étant arrivées de fort bonne heure à la campagne maman et moi, nous ne trouvâmes pas encore de salades dans le jardin. Cela nous contraria beaucoup, car nous l'aimions fort. Ma mère était pensive en parcourant avec moi les allées du parc, lorsqu'elle poussa tout à coup une exclamation.

« Olga, nous aurons de la salade ce soir, s'écria-t-elle.

— Comment cela, chère maman ? dis-je toute surprise, en regardant machinalement dans la pelouse les herbes naissantes que m'indiquait son doigt.

— Ces coucous, reprit-elle…

— Eh bien ?

— Cela doit être excellent !

— Vous croyez, chère maman ? demandai-je d'un ton incrédule.

— Il n'en coûte rien d'essayer. Rapportons-en. »

La cueillette fut vite terminée. Ma mère les fit assaisonner avec soin, puis, pleines d'espérance et fort intriguées, nous nous servîmes tour à tour… et nous nous regardâmes ensuite piteuse-

ment après avoir essayé en vain d'avaler ces fleurs rebelles à toute mastication…

« Prends garde, tu vas t'étrangler… crache vite ! me dit ma mère en prêchant d'exemple. Ah ! c'est une horrible chose ! » ajouta-t-elle tandis que nous reprenions haleine, les yeux pleins de larmes de cette demi-strangulation et les joues encore rouges d'émotion terrifiée.

Il y eut un jour cependant où elle fut bien convaincue qu'elle allait introduire en France une amélioration notable dans l'agriculture. C'était au sujet du foin à conserver. Les regains sont très difficiles à faire en Normandie, vu l'humidité précoce qui y règne en automne. Maman nous le faisait remarquer lorsque soudain elle s'arrêta, frappée d'une idée lumineuse.

« Eh mais ! s'écria-t-elle, comment n'ai-je pas pensé jusqu'ici à employer la méthode russe… voyons donc que je tâche de m'en souvenir. C'est très ingénieux… on fait une grande meule en posant ça et là de longues traverses de bois que l'on retire lorsque la meule est achevée. Cela donne une ventilation qui empêche le foin de s'échauffer et l'on garde indéfiniment cette réserve, en prenant simplement au fur et à mesure la nourriture quotidienne des animaux. Je vais faire arranger mon regain de cette façon ; cela épargne le bottelage et la main-d'œuvre pour le rentrer dans les greniers. »

Ainsi dit, ainsi fait. Ma mère présida elle-même à la confection de la grosse meule, accompagnée par nous que gagnait sa confiance profonde dans le succès, et le regain fut déposé dans une prairie écartée, à côté du jardin et des communs.

Ceci terminé, nous attendîmes le résultat. Le garde secouait la tête en regardant la meule, à la grande indignation de ma mère qui le traitait de routinier. Cela alla bien pendant quinze jours. Au bout de ce temps, nous sentîmes, en nous promenant de ce côté-là, des émanations désagréables mais vagues, puis de plus en plus accentuées et fétides…

« C'est ennuyeux ! dit alors ma mère, je suis sûre que quelqu'un a dû jeter une charogne dans le bois derrière le jardin. Il faut que j'avertisse Bouland (c'était le nom du garde) de chercher dans ce taillis.

— C'est bien nécessaire », répondîmes-nous, persuadés comme elle de la présence d'un cadavre de bête quelconque, jeté là par négligence.

Le garde arriva. Lorsque ma mère lui eut dit d'aller examiner le taillis et la raison de cette recherche, il secoua encore la tête, mais cette fois il avait un air embarrassé et narquois.

— Madame, hasarda-t-il, c'est pas du bois que vient l'odeur.

— Et d'où donc, Bouland ?

— Sauf respect, ça vient…

— Eh bien, parlez !

— Ça vient du foin.

— Comment, du foin ! répéta ma mère en le regardant, mais c'est impossible. Il est arrangé à la russe.

— Dame ! Madame la Comtesse, ça ne l'empêche tout de même pas d'sentir fièrement mauvais.

— Vous croyez, Bouland ? demanda avec inquiétude ma pauvre maman dont la confiance en son procédé commençait à trébucher.

— Que madame vienne voir ça elle-même.

Maman ne se le fit pas dire deux fois. Nous nous élançâmes à sa suite, riant un peu, mais cependant très ennuyés, car cela vexait visiblement notre bonne mère et c'était d'ailleurs une perte réelle.

Arrivés à la meule nous la flairâmes en silence, puis nous nous regardâmes tristement. L'odeur en était franchement nauséabonde… Hélas ! ce n'était rien à côté de la surprise affreuse que nous réservait l'impitoyable Bouland. Il plongea son bras dans le regain et ce qu'il en retira nous fit sauver tous en criant, suffoqués que nous étions par cet épouvantable charnier…

« Bouland, croyez-vous que cela fera du bon fumier, au moins ? demanda avec un reste d'espérance notre infortunée maman, tout en nous suivant d'un pas accéléré.

— Ma foi, madame, je n'en réponds pas ! répondit le garde, cruel jusqu'au bout. C'te pourriture-là, m'est avis qu'al n'peut servir à rien. »

Ainsi se termina la tentative de foin à la russe.

Pendant un des automnes où nous restions seules à la campagne, nous sortîmes un matin après déjeuner pour faire notre promenade habituelle. Tout à coup, ma mère s'arrête et entre vivement dans l'herbe mouillée.

« Viens donc voir cela, me dit-elle. Quelle est cette affreuse bête ?

— Ah ! l'horreur ! » m'écriai-je en apercevant l'animal qui gisait immobile sur le gazon.

Toujours résolue, ma mère le poussa du bout de son ombrelle, mais il ne bougeait pas et nous vîmes qu'il était mort. Nous l'examinâmes alors avec une surprise de plus en plus profonde.

C'était une bête d'environ quarante centimètres de longueur dont la tête eût été semblable à celle d'un lapin, n'eussent été les oreilles, droites et pointues comme celles d'un roquet. La gueule entrouverte laissait voir de longues dents blanches. Le corps de cet être étrange était semblable à celui d'un pingouin et couvert de plumes grises ; le ventre avait des plumes blanches. Les pattes étaient celles d'un canard.

« Quelle drôle de bête ! murmurait maman.

— Quel monstre ! ajoutai-je, en m'en éloignant avec dégoût.

— Il faut demander à Bouland s'il en a vu de semblable », reprit-elle en continuant son examen.

Je courus chercher le garde.

« Bouland, regardez donc cet animal, lui dit ma mère. En aviez-vous déjà vu de cette espèce dans le pays ? »

Le pauvre homme fit un cri en apercevant ce que nous lui désignions.

« Ah ! madame ! c'est le diable ! balbutia-t-il, en reculant plein d'épouvanté.

— Allons donc ! reprit maman. C'est une bête et elle est morte. »

Ces mots rassurèrent un peu notre vaillant garde.

« Madame croit ? demanda-t-il, se rapprochant avec méfiance.

— J'en suis sûre ; voyez. »

Et ma mère poussa du pied le lapin-oiseau qui gisait sur l'herbe.

« Alors, faut vite l'enterrer, reprit Bouland. C'est d'la poison, madame peut m'en croire. »

Et il courut chercher une bêche.

La figure du garde était à peindre lorsqu'il procéda à cette tâche. Les yeux fixes et arrondis par l'effroi, une grimace de dégoût sur le visage, il souleva « la poison » avec des précautions inimaginables et l'enfouit à une profondeur énorme tandis que nous nous éloignions en riant, amusées de voir cette physionomie, aussi expressive qu'effarée.

Nous regrettâmes ensuite de n'avoir pas expédié à un savant cette bête singulière, car l'on nous dit que c'eût été une véritable curiosité pour la science, de lui signaler notre trouvaille.

Ma mère avait pour jardinier un brave et excellent homme, vrai serviteur des temps anciens, orné de toutes les vertus. Leufroy était marié et sa femme était, chose rare, son pendant comme honnêteté, activité, zèle et dévouement. C'était un type charmant que Madeleine. Dévote à l'excès, elle bénissait tout ce qui lui tombait sous la main et rendait la vie dure à son chat, en

le faisant jeûner comme elle les jours de pénitence réglementaire, prescrits par l'Église.

Elle mettait un soin minutieux à faire son ouvrage et aimait à se rendre compte de tout, au point de connaître la quantité de fraises et le nombre de groseilles composant un plat. Madeleine se plaisait à nous inonder de pots de fleurs. Moi, j'en étais enchantée, malgré l'ennui de déménager chaque soir sur le palier trente et quelques plantes pour les emménager le lendemain matin, mais ma mère, qui était fort indifférente à cet égard, en était ennuyée au-delà de toute expression, sans jamais oser le dire, car elle eût navré Madeleine !

Certains jours où le temps menaçait d'un orage, nous le savions par la brave femme qui « bégonnait » (Bégayait (locution normande)) soudain, à son grand désespoir. Nous faisions des efforts surhumains pour garder notre sérieux en observant Madeleine qui, venue pour faire une petite causette, restait bouche béante, en proférant des sons inarticulés ou des syllabes n'aboutissant jamais à rien.

« Non ! finissait-elle par gémir en tapant du pied, je… je… je n'peux pas… c'est l'temps… y'aura… d'…l'orage ! »

Et elle sortait d'un air lugubre, image vivante de sa sainte patronne, nous laissant libres de rire, ce dont nous ne nous faisions certes pas faute.

Les jours de naissance et les jours de fête de nos patrons, nous voyions apparaître Madeleine avec un beau bouquet destiné à celui ou à celle de nous qui devait le recevoir. Alors venait un naïf compliment bientôt su également par nous, tant il fut redit de fois. Je regrette de ne plus me le rappeler que d'une manière

confuse. Il disait entre autres choses : « Recevez ce bouquet ; il n'est ni beau, ni bien fait… » Là-dessus arrivait cette phrase, délicieuse de candeur : « Il vous ressemble ! » et cela se terminait par : « Monsieur (ou Madame, ou Mademoiselle), excusez ! »

Le jour de la très Sainte-Trinité il lui semblait voir trois soleils, affirmait-elle, ce qui la jetait dans des extases profondes. La simplicité, la ferveur de l'excellente créature méritaient, certes, les faveurs du ciel et peut-être était-ce une vision réelle qui la ravissait ainsi. Dieu ne se plaît-il pas à prodiguer ses dons aux humbles et aux petits ?

« Humble et petit » : ces mots amènent à parler d'un confesseur de ma mère, lequel par sa simplicité modeste et sa naïveté enfantine nous rappelait la phrase charmante d'un grand écrivain : « C'est un enfant dont les cheveux ont blanchi par accident. » L'abbé L., curé d'un village dans nos environs, nous racontait gravement des choses charmantes sur les papillons qu'il admirait fort et qu'il affirmait être faciles à apprivoiser. Il suffisait de leur parler doucement, de leur dire des choses aimables et de les approcher sans hâte, ni sans brusquerie, moyennant quoi ces belles petites créatures de Dieu venaient volontiers sur le doigt, y restaient sans crainte et voltigeaient sur les vêtements et jusque sur la figure qu'ils semblaient caresser.

Nous rîmes d'abord de ces dires, mais quelle ne fut pas notre surprise lorsqu'ayant essayé d'en faire autant, nous réussîmes. J'affirme, pour ma part, avoir gardé près de dix minutes sur ma main un papillon venu sur mon appel et l'avoir vu se poser ensuite sur mon visage. Le brave curé avait recueilli un de ces feux follets des airs, lequel, engourdi par les premiers froids, s'était traîné dans sa bibliothèque. Le vieux prêtre posait près de son

protégé tout ce qu'il supposait capable de lui être agréable, voire même un bonbon de chocolat qu'il prit chez nous à cette intention.

Sa bonté pour les animaux était grande et son chat le savait, aussi avait-il érigé en principe la nécessité de dormir sur les pieds de son maître. Le polisson vagabondait le soir sans vouloir rien perdre de ses droits. Il arrivait donc sans vergogne jusqu'à la fenêtre du bon vieillard, et là il frappait le carreau avec sa patte.

Le curé se réveillait en sursaut, s'indignait d'abord de cette audace, puis sa charité prenant le dessus, il s'apitoyait sur le sort de son chat et allait, en grelottant, lui ouvrir.

Le pauvre prêtre, doux et même faible, avait pour servante une vieille virago qui eût tenu tête à toute la gendarmerie du canton. Elle menait la paroisse tambour battant, le curé en tête. Sa qualité de blanchisseuse émérite faisait que le pauvre prêtre tolérait ses criailleries incessantes. Ce qui le désolait particulièrement, c'étaient les incursions de la servante dans sa bibliothèque, où il cachait les plus beaux fruits destinés à être offerts à des amis et à des convives.

Il nous parlait souvent de ses découvertes douloureuses, les poires martelées par une poigne brutale se maculant vite et devant être jetées au lieu d'être offertes. « Elle a un pouce ! disait-il d'un ton lamentable, un vrai pouce d'assassin pour mes pauvres poires ! et encore, c'est qu'elle les retourne pour que je ne m'aperçoive pas qu'elle les a tâtées !… »

q

Chapitre 5

Souvenir fidèle de ma mère. – Ma tante Lise. – Apparition consolante. – La pièce russe. – Les échanges avantageux. – Les primes. – Les centimes neufs. – Cadeaux utiles. – « Be, oi…canard ! » – Exactitude dans les paiements. – Les speechs de ma mère aux jeunes mariées. – Les marbres de Rome. – GRAND-MÈRE ! – Sa physionomie inoubliable. – Les Benjamins de grand-mère. – Dévouement de grand-mère. – « Nénay » et « Jacquot ». – « Hon. Pan ! » – « Pince-la ! »

Ma mère avait le culte du souvenir. Avec quelle tendresse fidèle et vraie elle nous parlait des siens, éloignés d'elle depuis de longues années et de ceux d'entre eux qu'elle pleurait.
De mon grand-père d'abord, qu'elle honorait et admirait au plus haut degré et pour lequel nous éprouvions, en entendant ma mère parler de lui, la même affection et le même respect enthousiaste. Puis de ma tante Lise, cette sœur charmante de ma bonne mère.

Hélas ! cette nature exquise, cette âme si aimante et si pure fut enlevée presque subitement à l'amour de sa famille. Sa bonté la porta un jour à dissimuler un malaise sérieux pour ne pas entraver une partie de plaisir, et un refroidissement amena une maladie qui eut vite un dénouement fatal. Sur son lit de mort, la jeune fille eut la révélation des vérités catholiques et embrassa la religion de sa mère, ce qui fut un baume pour la foi profonde de l'amour maternel.

… Plus tard, une apparition mystérieuse et douce fut la consolation d'une douleur qui implorait pour la chère morte les miséricordes divines.

Le récit de ce fait, je le tiens de ma mère à qui l'avait confié ma grand-mère Rostoptchine.

Pieusement agenouillée un jour devant son crucifix après la mort de son mari, qui n'avait survécu que peu de temps à sa fille chérie, mais qui avait gardé ses fermes croyances à la religion grecque, la pauvre femme priait spécialement pour l'âme de sa chère Lise, lorsque tout à coup elle la vit apparaître vêtue de blanc et souriante…

« Ma chère maman, lui dit-elle, ne priez plus pour moi, parce que je n'en ai plus besoin, mais priez pour mon père, car il souffre beaucoup. »

Et elle disparut.

… Ma grand-mère eut alors de doubles actions de grâces à rendre au ciel ! Le bonheur éternel de sa fille chérie venait de lui être annoncé et elle avait, en outre, la certitude que son mari était sauvé, quoiqu'encore dans le lieu de l'expiation. Ah ! certes, cette âme droite, bonne et tendre s'il en fut, avait la foi qui sauve et l'on doit avoir d'autant plus de confiance en Dieu qu'il appelle à lui sans distinction ceux qui croient en Lui, qui l'aiment, qui souffrent et qui espèrent en cette bonté infinie.

Ma mère avait beaucoup de souvenirs de sa patrie. Elle possédait, entre autres, une pièce de monnaie russe qu'elle passait son temps à me donner, lorsque j'étais toute petite et que je passais mon temps à lui revendre. Cette pièce était pour moi l'équivalent d'une rente sûre et me fournissait de gâteaux, de balles, de billes et de pelotes de ficelle, ma passion.

Plus tard, l'excellente grand-mère Ségur aimait à faire de ces sortes d'échanges rappelant celui de ma pièce et cela avec mes bébés et ceux de mes sœurs. C'était devenu un vrai commerce, on le verra dans sa correspondance. Poulets, canards, poissons, tous les élevages des petits étaient achetés et payés par grand-mère des prix de fantaisie. Elle donnait des primes pour les travaux de couture, aimant fort encourager ces utiles labeurs féminins. Son bonheur était de combler ses chéris de centimes tout neufs, offerts par elle dans de gros sacs de deux francs. Puis venaient des pluies de petits ciseaux (à bouts ronds pour ne pas se crever les yeux) ; des masses de petits couteaux à plusieurs lames ; des tas de bougies de couleurs ; tout un arsenal qui ravissait les destinataires en les pénétrant de tendre reconnaissance.

Un détail touchant sur le caractère de ma mère. Elle, si vive, était d'une patience inépuisable, héroïque, soit en instruisant ses enfants et petits-enfants, soit en les soignant, soit en les gardant dans leurs maladies. C'est elle qui m'a appris à lire, avec la méthode Boniface qu'elle préférait à l'autre. Elle eut fort à faire, car j'étais attentive comme un papillon et patiente comme un chat qu'on étrangle. Une première tentative ne réussit pas. Après avoir appris mes lettres, je trouvai terrible d'assembler les syllabes.

« Voyons, ma petite Gaga, me dit alors ma douce institutrice, après de vaines tentatives pour combattre des distractions obstinées ; b... oi, qu'est-ce que cela fait ? Dis ? Regarde ?

— B... oi, répétais-je pensivement, mais plus distraite que jamais.

— Oui, b... oi. Allons, dis vite. »

C'était d'autant plus élémentaire à savoir que, grâce à la méthode Boniface, le b se prononce beu ; la syllabe était dite par cela même.

« Ça fait… ça fait canard ! » m'écriai-je triomphalement, songeant soudain à mes amis emplumés qui se promenaient dans la ferme.

Pauvre maman ! Le livre manqua de lui tomber des mains. Découragée, elle le ferma tristement pour ne le rouvrir que plusieurs mois après.

La loyauté de ma mère la rendait très exacte dans ses paiements ; elle détestait les notes et voulait toujours payer comptant, aussi fut-elle très tourmentée en voyant que le Journal d'Alençon, feuille conservatrice qui l'intéressait et qu'elle aimait à lire, tardait à lui présenter sa quittance d'abonnement. Elle écrivit lettre sur lettre pour savoir ce qu'il lui fallait payer et ne se tranquillisa que lorsqu'elle fut en règle.

Elle eut plus de peine avec son cordonnier, brave Hanovrien installé en France depuis un temps immémorial, lequel s'obstinait à ne pas lui donner sa note.

« Cela ne bresse bas, fous êtes une gliente zûre, répondait-il paisiblement.

— Si ! je veux, j'exige cette facture ! » reprenait ma mère, très animée… Désespérant de l'avoir, elle mit alors dans son testament une mention relative à ce fournisseur obstiné, avertissant qu'il devait être soldé puisqu'elle renonçait à pouvoir le faire elle-même. Le cordonnier finit par s'exécuter, cependant !

Heureuse de marier ses filles à ceux qu'elles aimaient et dont elles étaient aimées, à ceux qu'elle chérissait elle-même tout maternellement, elle disait à chacune de nous, la veille de la cérémonie :

« Surtout, ne pleure pas demain. Il n'y a rien de plus ridicule et de plus embarrassant à voir qu'une mariée larmoyante. Pourquoi des pleurs quand on a confiance en celui que l'on épouse ? C'est désagréable pour lui et assommant pour les autres. Je te préviens que pour ma part je ne pleurerai pas. Ainsi ; compte là-dessus et ne va pas t'attendrir, car tu serais toute seule. Je suis heureuse de ton bonheur ; j'ai confiance en celui qui va être ton mari. Je serais donc injuste et sotte de lui faire voir une émotion, pouvant lui faire croire à de la méfiance de ma part sur ton bonheur futur. »

Il en résulta une sérénité parfaite et une joie générale à nos mariages. Chaque fois, les invités le remarquaient tout haut.

« Quelle différence, disait-on, avec la plupart des autres mariages ! On n'y entend que des sanglots et l'on ne sait quelle figure faire ! Pour celui-là, tout le monde sourit, ce qui est charmant. »

Je tiens à mentionner ici le ravissement communicatif de ma mère pendant notre séjour à Rome. Naïvement joyeuse, elle était infatigable pour explorer et pour admirer les merveilles de cette capitale du monde chrétien. Sa passion, partagée par nous, était de découvrir et de rapporter des débris de marbres gisant ça et là dans les ruines. Elle avait fini par attacher sa jupe de dessous avec de fortes épingles, de façon à former des poches où elle amassait ses trouvailles. C'était au point de faire murmurer les

cochers de fiacre, qui déclaraient rageusement leurs voitures surchargées par ces suppléments inattendus.

C'est à Rome qu'elle connut Louis Veuillot 1.

Après les joies de la mère de famille vinrent les sollicitudes de la double maternité.

Alors apparut « grand-mère ». Comme les peintres illustres, notre chère maman eut sa seconde manière et révéla enfin tous les trésors de son cœur incomparable, de même que les feux du soleil couchant sont les plus splendides et les plus étincelants de cet astre magnifique.

J'ai l'air de dire ici un paradoxe et j'ai écrit cependant la simple vérité. Ma mère a eu toujours un esprit jeune, vif et alerte. Elle se croyait vieille cependant et sa modestie, son humilité aimaient les vêtements les plus simples et les plus austères.

… Mais son âme se peignait dans sa physionomie ; elle était expressive, intelligente, et empreinte d'un cachet d'originalité et de distinction suprême. Ce n'était pas une personne ordinaire, certes, que celle dont le souvenir enthousiasme ses petits-enfants à l'heure même où je trace ces lignes. Comme moi, ils regrettent « grand-mère » autant qu'au premier jour.

Ma mère soignait avec une telle sollicitude, un tel amour, ses bien-aimés petits-enfants ! Ses Benjamins furent Camille et Jacques. Elle avait pour tous, mais pour ceux-là plus encore peut-être, une de ces affections sans pareilles qu'elle seule savait traduire aussi bien qu'elle les ressentait, par des attentions délicates, incessantes, exquises comme elle. De tout temps elle avait eu pour eux, comme pour nous, ce que mon père appelait spiri-

tuellement « le dévouement des ailes de poulet ». Elle avait la passion de toujours s'adjuger ce qu'il y avait de moins bon, de moins bien, et de combler les autres à son détriment en s'efforçant de leur faire croire que c'était mieux ainsi, par le fait même qu'elle le jugeait mieux. Elle ne voulait aimer que ce que les autres n'aimaient pas ou ce qu'ils dédaignaient. On l'eût consternée en voulant lui réserver ce qu'elle offrait à ses enfants et sa figure s'épanouissait chaque fois qu'elle s'était sacrifiée à l'un de nous. Pendant longtemps, elle était restée incrédule devant notre goût réel pour les pilons de poulet, par cela même qu'elle voulait nous donner les morceaux les plus délicats et il lui fallut des preuves réitérées de notre préférence pour la décider à se bien servir.

À la naissance de mon petit Jacques, ma mère s'en empara, à la lettre. Le premier-né de sa dernière-née fut pour elle un enfant à part. Elle venait chaque matin lui donner elle-même son bain, faire elle-même sa toilette et le cher petit devina vite l'immensité de l'affection qu'il inspirait. Dès qu'il put comprendre, il voulut, de préférence, être tenu par ma mère. Quelque affamé qu'il était, il oubliait toute nourriture pour regarder « grand-mère » et pour lui sourire. Enfin son premier mot, qui ravit ma chère maman, en la touchant jusqu'au plus profond de son cœur, fut pour l'appeler… Mais, chose curieuse et charmante, en lui donnant un nom bizarre que jamais aucun de nous n'avait eu l'idée de prononcer en parlant d'elle. Il l'appela ou plutôt la surnomma « Nénay » et cette idée enfantine parut si aimable, si gentille à ma mère que cela riva à jamais les deux cœurs l'un à l'autre. « Nénay » et « Jacquot » avaient des conversations à eux, même avant que ce dernier pût parler et je me souviendrai toujours, entre autres,

d'un certain jour où ma pauvre maman arriva chez moi, inquiète, agitée ; mon petit Jacques avait alors un an environ.

« Olga, me dit-elle sans préambule, il faut veiller sur la bonne. Je crains qu'elle ne batte mon pauvre Jacquot.

— Le battre, chère maman ! m'écriai-je profondément surprise, car je savais l'enfant très bien soigné ; comment pouvez-vous croire ?...

— Jacquot vient de me le dire. »

Je restai un instant confondue.

« Mais il ne sait pas parler ! repris-je en sortant de la stupeur où m'avait plongée cette réponse, faite sur un ton très positif.

— Et tu crois que malgré cela il ne se fait pas comprendre, ce pauvre amour ! répliqua ma mère avec animation. Écoute et tu vas voir ! Je l'ai rencontré tout à l'heure, en venant chez toi ; il était dans les bras de sa bonne. Il paraissait triste. Je lui ai dit : "Qu'est-ce que tu as, mon chéri ?" Il a répondu : "Bobonne, hon. – Qu'est-ce qu'elle t'a fait, bobonne ? – Hon, hon, pan !" et il m'a donné une immense claque. "– Elle t'a tapé aussi fort que cela, mon pauvre gros ? – I." À son âge, on ne peut pas mentir, ainsi tu vois ! ! ! veilles-y ! »

J'avoue que cette narration originale me laissa incrédule, car je savais la bonne fort attachée à l'enfant, mais je promis à ma pauvre mère, qui était réellement inquiète, de regarder de près à ce que mon nourrisson ne fût pas maltraité.

Pour ma fille aînée, grand-mère eut aussi des tourments à subir. Dans les premières semaines après sa naissance, le bébé dor-

mait le jour et restait éveillé la nuit, au grand désespoir de sa bonne que cela fatiguait outre mesure. Le docteur, à qui je parlai de cette particularité fâcheuse, me dit que certains enfants naissaient « désheurés », suivant son expression. Il fallait donc, pour remédier à cela, troubler le sommeil dans le jour afin de déshabituer la fillette de dormir à contretemps. Maman écouta cela en silence, le visage assombri…

Quand il fut parti :

« Il est méchant, cet homme ! me dit-elle avec conviction. J'espère que tu ne vas pas tourmenter cette petite malheureuse, comme il te le conseille ?

— Mais, chère maman, objectai-je timidement, ce qu'il vient de dire est très simple à faire. Il s'agit seulement de l'ôter de son berceau, de la changer de bras, de l'appeler, de lui parler, de la délanger un peu… que sais-je ! tout cela n'est pas bien terrible… »

À ce moment, on m'apporta « la petite malheureuse » dont la figure rebondie ne justifiait certes pas le regard de compassion de « grand-mère ». L'enfant s'endormit bientôt dans mes bras et je voulus alors combattre ce sommeil, comme le docteur me l'avait recommandé. Je me penchai vers elle et l'embrassai, en essayant de provoquer ce que les bonnes appellent « une petite risette ».

« Mimi, mimi », murmurais-je en effleurant ses grosses joues, de façon à la chatouiller.

Ma mère me regardait faire avec une indignation toujours croissante. Enfin, n'y pouvant plus tenir :

« Pince-la ! » me dit-elle avec force.

Et elle sortit, me laissant interloquée.

Quelques minutes après, mon mari vint chez moi.

« Ma chère, me dit-il, votre mère vient de me déclarer que, ne voulant pas être responsable de la mort de l'enfant, elle était décidée, à partir de ce jour, à ne plus la baigner, ni même la toucher, du moment où l'on commençait à la faire souffrir, de parti pris. Laissez la bonne se tirer d'affaire comme elle pourra afin de calmer grand-mère, car il y aurait quelqu'un de martyrisé si l'on suivait les avis du docteur, et ce serait elle. »

q

Chapitre 6

Distractions amusantes. – La laideur de M. X... – Le manchon-bazar. – Les variétés de billes. – Déluge de joujoux. – Le voleheures. – La martre de l'Oural. – Le Saint-Georges. – Promenades champêtres. – Les rêves amusants. – Types enfantins. – Le salon de ma mère. – M. Tocambel. – La baronne. – Les petits souliers. – Les trois perruques. – Le lion d'Ali-Pacha. – Hélem ! – Les champignons. – Le pâté de carton. – Les carpes de la Trappe. – L'inauguration d'un chemin de fer. – Mots spirituels de M. Tocambel.

Tout nous charmait dans notre bon Gaston et notre chère maman. Tout, jusqu'à leurs oublis et à leurs distractions ; il en résultait parfois des pataquès qui nous amusaient d'autant plus qu'eux gardaient un calme parfait, tout en s'apercevant de ce qui venait d'être dit par eux. Je me souviens, entre autres, d'un certain soir

où, chez mon père, on parlait de laideur ; l'un des causeurs (je crois que c'était notre vieil ami M. Naudet) dit gaiement que rien n'était plus drôle de se figurer d'affreuses personnes en costumes de bain.

« Oh oui ! s'écria ma mère en riant avec lui ; ainsi, par exemple, M. X… »

Elle nommait le père d'une jeune femme assise à quelques pas, laquelle entendit fort bien cette exclamation qui nous abasourdit tous.

Le soir, étant seules, je rappelai à ma mère cette réflexion Pétrifiante, vu la présence de l'infortunée fille du gnome en question.

« Bah ! que veux-tu ! me dit ma mère avec entrain. Ça ne lui apprend rien, à cette malheureuse. Elle sait bien que son père est laid comme un singe et que cela ne l'empêche pas d'être excellent. »

Son calme me gagna et je finis par rire avec elle.

Lorsque nous étions à Paris, cette excellente « grand-mère », qui adorait faire des surprises et offrir des cadeaux, arrivait chez moi le matin avec son grand beau manchon de zibeline, devenu légendaire comme capacité, bourré à éclater de mille trésors récoltés par elle dans les bazars du quartier. Celui de la rue Bonaparte, notamment, recevait toujours notre visite lorsque nous sortions de Saint-Sulpice où nous allions nous confesser toutes deux. Ce que maman réussissait à fourrer là-dedans était inimaginable… J'y ai vu s'engouffrer un certain jour tout un petit thé

en porcelaine, un ballon, des plumeaux, des billes et je ne sais plus quoi encore !

Pauvre maman ! il n'était plus question alors de se chauffer les mains, mais de les employer à soutenir ce déménagement lilliputien.

J'ai parlé de billes. On ne s'imagine pas, en effet, les variétés innombrables découvertes et apportées par l'infatigable « grand-mère ». Il y en avait de petites, de moyennes, de grosses, d'énormes, de transparentes, de mates… il y en avait de veinées à l'intérieur ; d'autres étaient peintes à la surface ; d'autres encore, fantastiquement bariolées… les enfants en perdaient la tête !… Et pour les joujoux, quelle profusion inépuisable ! Animaux en caoutchouc, poupées Huret, armes de toute espèce et enfin joujoux-primeurs. Parmi ceux-ci, je me souviens entre autres d'un délicieux petit vole-heures, espèce de flûte creuse terminée par une façon de flageolet qui faisait des bulles de savon incomparables. Sur le milieu de ce jouet charmant était adapté une sorte de raquette ronde, recouverte de flanelle très tendue qui complétait la joie des enfants, car on pouvait jouer avec les bulles comme avec un volant ; c'était une chose exquise que de voir aller et venir ces globes légers et brillants, sur lesquels les rayons du soleil se jouaient, de façon à éblouir les yeux.

Le manchon de ma mère me rappelle une idée originale de sa propriétaire. « Grand-mère » aimait beaucoup les belles fourrures et en avait toujours eu de merveilleuses. Elle ne dédaignait cependant pas les autres, mais n'admettait que celles ayant des noms déjà connus et possibles. Aussi se récria-t-elle, en voyant un manteau de voyage acheté par moi et doublé d'une fourrure excellente qui lui plut comme aspect, mais dont le nom l'indigna.

« Du chat de Sibérie ! dit-elle avec animation. Tu ne dois pas appeler cela de ce nom affreux et ridicule. Nomme-la martre de l'Oural ; c'est convenable, au moins ! »

Je trouvai l'idée impayable et je baptisai solennellement ainsi la fourrure incriminée, ce qui charma ma bonne mère.

Dans une autre occasion, elle procéda à une appellation officielle, à propos d'un vin fort médiocre qui lui avait été envoyé et dont elle ignorait le nom exact.

« Il faut pourtant que nous sachions comment le désigner, me dit-elle, très ennuyée de posséder un liquide anonyme. Si nous le nommions "Saint-Georges" ? Il me fait l'effet de venir de là. »

J'approuvai gaiement cette idée. Peu à peu, ma chère maman se pénétra de la conviction agréable que c'était, non seulement du Saint-Georges, mais encore que c'était du vin fin. Au bout de quelque temps, elle le ménagea et ne le fit servir que pour les solennités, le vantant gravement lorsqu'il faisait son apparition et cela avec une conviction profonde qui faisait mon bonheur.

Nos promenades de famille les plus charmantes étaient celles que nous faisions le soir, dans les champs. On suivait les sentiers étroits, marchant un à un et faisant avec délices la cueillette des bleuets, des coquelicots et des autres fleurettes rustiques qui ornaient le bord du chemin. Quand les blés mûrissaient, nous arrachions les épis encore verts et nous les égrenions avec volupté, afin d'en savourer les grains encore laiteux. Au temps des mûres et des prunelles, nous en remplissions nos chapeaux, ce qui faisait crier ma bonne, toujours occupée à en nettoyer les fonds. Elle aussi, comme maman, aimait fort la propreté.

Un de nos amusements en famille était de nous raconter nos rêves, parfois baroques. Ma sœur Sabine, surtout, en avait d'abracadabrants. Une nuit, elle songea que le Moniteur officiel de l'Empire contenait un décret ainsi conçu :

— « Article 1er. Désormais, tous les enfants qui naîtront devront avoir onze cheveux bruns et un cheveu blond.

— « Art. II. Ils s'appelleront tous Lombago-Ananas.

— « Art. III. Le docteur Darbo (l'inventeur du célèbre biberon) est chargé de faire exécuter le présent décret. »

On juge si ce récit nous mit en joie !

Une de mes belles-sœurs en eut un autre qui fit le pendant de celui-là.

Elle s'imagina être dans la chapelle des Tuileries, pendant que l'empereur Napoléon III, habillé en nourrice, y officiait et bénissait l'assistance, au grand ahurissement de la dormeuse qui contemplait, tout effarée, le bonnet cauchois et les jupes du célébrant.

Détail curieux sur mes sœurs jumelles. Eugène Sue, qui les vit toutes deux pendant le séjour qu'il fit chez mon oncle et ma tante, le marquis et la marquise de la Grange, fut si frappé de leur ressemblance et de leur gentillesse innocente qu'il les prit plus tard comme types dans un de ses ouvrages.

Le salon de mon oncle et ma tante de la Grange, très recherché et tout littéraire, était cependant moins animé que celui de ma mère, laquelle était incomparable dans sa manière de recevoir et de grouper parents et amis. Les jeunes, les vieux, les gens

sérieux, les personnes gaies, tous se plaisaient chez elle, car il y avait là un de ces « home » presque introuvables aujourd'hui. On se sentait accueilli avec une sympathie si franche, si gracieuse ! On s'y voyait l'objet de soins si délicats ! Le whist du chevalier de Pouqueville y était installé à l'état de puissance. C'était à qui s'approcherait des joueurs, car l'esprit de l'ex-consul de France à Janina était connu et la petite guerre qui existait entre lui et une de mes tantes faisait nos délices. Ma mère a mis en scène ces deux charmantes figures dans son livre Quel amour d'enfant ! sous les pseudonymes de M. Tocambel et de la Baronne.

M. Pouqueville était effectivement un type fait pour séduire un auteur. Il soignait fort sa mise dont il parlait avec une négligence affectée, la qualifiant de « hardes ». Il avait une recherche toute particulière pour ses chaussures. C'étaient des amours de bottines en étoffe, à bouts vernis, serrant outre mesure ses petits pieds afin de les amincir encore plus, aussi ne lui permettaient-elles de marcher que peu et avec une gêne déguisée ; ce que « la Baronne » qualifiait cruellement de « marche sur des œufs cassés ».

Quant à ses trois perruques, elles étaient l'objet d'un véritable culte. Du 1er au 10, il en portait une fort courte ; du 10 au 20, celle du numéro deux offrait un aspect plus touffu ; le numéro trois était une véritable toison. Aussi son propriétaire déclarait-il en passant négligemment la main dans ses vastes boucles, qu'il allait se faire tondre sans plus tarder. Comme « la Baronne » riait en l'entendant ! Ce qu'elle répliquait est facile à comprendre, pour tout esprit gai et malin.

Elle qualifiait sans pitié les perruques de « gazon » à la grande indignation de « M. Tocambel » qui ripostait avec verve, car il

n'admettait pas de raillerie sur sa toilette, et c'était de part et d'autre un feu roulant qui nous ravissait.

Les souvenirs de M. de Pouqueville étaient des plus intéressants. Il était en Grèce, alors qu'y régnait le fameux Ali-Pacha, et ses anecdotes sur ce dernier étaient des plus curieuses à entendre. Celle au sujet de son lion favori nous était souvent redite par lui, car elle nous intéressait en nous épouvantant. Ce sauvage favori du pacha n'avait-il pas troublé une nuit le sommeil de son maître ; malgré les injonctions réitérées d'Ali, il n'avait pas cessé de faire rouler un objet pesant que le pacha crut d'abord être une boule… À la lueur naissante du jour, Ali, tout brave qu'il était, ne put s'empêcher de frémir… Le lion jouait avec la tête du nègre qui prenait soin de lui et qu'il avait mis en lambeaux, à l'insu de son maître. Le pacha n'eut rien de plus pressé que de faire enchaîner l'animal.

« Hélem ! » telle était l'exclamation favorite de M. Pouqueville, qui la soupirait fréquemment. C'est, paraît-il, « l'Hélas ! » des Grecs et il aimait ce souvenir de jeunesse.

Le digne homme venait nous voir à la campagne. Il se plaisait fort à ramasser des champignons et déployait une astuce de sauvage pour nous induire en erreur, afin de les cueillir tout seul aux bons endroits qu'il était allé reconnaître d'avance.

« Cherchez de ce côté, nous disait-il d'un air aimable. Moi, je vais par là tâcher d'en découvrir quelques-uns… »

Nous allions avec candeur aux places désignées par « M. Tocambel »… Rien ! rien… toujours rien ! et pendant ce temps le malin vieillard, riant sous cape, faisait main basse aux bons endroits et nous plaignait gravement ensuite de notre insuccès !

Puis, non moins friand de les déguster que de les découvrir, il allait les faire cuire lui-même sur le gril après les avoir bourrés de beurre frais et les avoir largement saupoudrés de sel et de poivre. Mangés tout chauds ils étaient exquis et nous nous régalions de ce mets, car le brave homme en avait ramassé pour tous.

Il eut un jour une déception profonde. Allant avec nous déjeuner dans une des habitations voisines de la nôtre, il vit avec consternation que le repas était des plus exigus. Un pâté trônant au milieu de la table avait été l'objet de ses espérances et il comptait là-dessus pour se restaurer. Personne n'en servit… le gourmand déçu revint avec nous, indigné de ce mécompte, et déclarant avec aigreur que ce pâté devait être en carton.

Il prit sa revanche lors d'une visite au monastère de la Trappe. Dans les vastes étangs des religieux se jouent de superbes carpes qu'il était interdit de pêcher, même aux pères. Ces poissons ne sont pris que de loin en loin, lorsqu'on vide les pièces d'eau. Le chevalier enjôla le père abbé, tant et si bien, que ce dernier finit par faire jeter les filets dans un étang et fit servir à M. Pouqueville, radieux, de magnifiques spécimens de ces carpes renommées.

« M. Tocambel » allait sans cesse chez « la Baronne », son excellente, quoique taquine amie. Elle habitait avec sa famille à quelques lieues de Paris et tous se réjouirent quand le chemin de fer, passant à peu de distance de sa propriété, permit d'y aller avec une extrême facilité.

M. Pouqueville, en particulier, s'en montra enchanté. Il promit d'étrenner la ligne et convint avec ses hôtes du jour et de l'heure de son arrivée à Sillery. Il partit exactement, en effet,

mais arrivé à la station, fort peu habitué aux usages du chemin de fer qui exige de la célérité et de l'initiative, il resta tranquillement assis à sa place, attendant qu'on vînt lui ouvrir la portière et l'avertir de descendre.

Ma tante, venue à la station au-devant de lui, avait beau s'évertuer et lui faire signe de démarrer, le bon chevalier répondait paisiblement par de petits saluts de la main… Tout à coup, le sifflet retentit et le train s'ébranla…

« Arrêtez ! Arrêtez ! Ouvrez-moi ! crie M. Pouqueville effaré ; je descends ici… »

Paroles inutiles ! le wagon l'emporte éperdu et gesticulant, sous les yeux consternés de « la Baronne ».

Le voyageur était exaspéré ! À la station suivante il descendit comme une trombe, maugréa, se plaignit, cria, se lamenta ; enfin, il mit à bout la patience du personnel. Un mécanicien qui se trouvait là, agacé par cette kyrielle de paroles désagréables, eut alors l'idée de lui offrir une place sur sa machine, prête à partir en sens inverse. Le pauvre homme accepta avec empressement et se hissa sur la locomotive, au milieu de rires étouffés…

M. Pouqueville se croyait à la fin de ses peines en revoyant la station amie et « la Baronne » encore là et partagée entre l'étonnement et l'envie de rire… car la locomotive ne s'arrêtait pas et continuait sa route, emportant sa victime, tandis que le malin mécanicien, insensible aux cris perçants de Sa victime, se tenait imperturbablement à son poste et ne descendit l'infortuné que là où il se rendait véritablement, c'est-à-dire à la station suivante. Le triste voyageur loua une carriole et partit piteusement pour se rendre enfin à destination. Il fut accueilli à bras ouverts, cela va

sans dire, mais aussi avec des rires inextinguibles, ce qui ne contribua pas peu à compléter sa rage contre le chemin de fer.

q

Chapitre 7

L'as de pique. – Les joueurs de whist. – Pris dans une chaise ! – « MmeBombeck ». – Personnages historiques. – Les onze violons. – Bizarre justesse d'oreille. – Éducation masculine. – Le charretier en déroute. – La charge au gros sel. – Le drapeau blanc. – Installation à Paris. – L'onguent de ma cousine. – Charité admirable. – Les deux côtelettes. – Le chat-martyr. – Le cigare d'un impertinent. – Portrait de « MmeBombeck ». – Un petit drame. – Fin édifiante. – Paolo. – Une amputation au Mexique. – « Mme des Ormes ». – Son fils. – « J'ai un an de plus que ma mère… » – L'improvisation étudiée. – M. Féréor. – Camille, type de Mina, de Geneviève, des Petites filles modèles et des Vacances.

Un serviteur de ma mère dut l'accompagner un jour dans une tournée de visites à faire en voiture. Au moment de partir, maman s'aperçut avec ennui qu'elle avait oublié ses cartes.
« Remontez, dit-elle au valet de chambre et rapportez-les. Voici la liste des noms et des adresses ; vous garderez le tout. Il faut déposer des cartes chez les personnes absentes ; vous m'avertirez pour celles qui seront chez elles. »

La tournée commença. Le temps était beau ; personne n'y était. « Quelle chance ! » se disait ma mère radieuse. À la fin de la

journée, le domestique s'approche de la portière, l'air embarrassé aussi bien qu'ennuyé.

« Madame, dit-il, je n'ai plus de cartes.

— Comment ! s'écria ma mère ; j'en avais pourtant mis plus que le nombre nécessaire.

— Oh non, madame, car il y a encore deux courses à faire et je n'ai plus que l'as de pique.

— Hein ? » balbutia ma mère.

Il y eut un silence… Le domestique attendait des ordres ; ma pauvre maman n'osait l'interroger, pressentant une catastrophe due à une imbécillité transcendante.

« Quelles sont donc les cartes que vous avez prises chez moi ? demanda-t-elle enfin avec effort.

— Dame ! madame, le jeu dont on se sert ; et madame voit ? je n'ai plus que l'as de…

— Assez ! assez ! interrompit ma pauvre mère accablée, et vous avez distribué ces cartes-là ?

— Bien sûr, puisque madame me l'avait commandé… »

Pour comble de désolation, l'imbécile avait perdu la liste ! Tout était à refaire, adresses et visites ! Ma mère n'eut pas la force de continuer ses courses ce jour-là et rentra chez elle anéantie !

Pauvre mère ! Elle ne gronda pas le coupable et pourtant elle était malade, ce qui doublait pour elle cette fatigue longue et pénible !

J'ai dit que l'un des partners au whist était « la Baronne » que « M. Tocambel » nommait (je ne sais pourquoi) « Mme Charlotte » dès qu'il entrait en pique avec elle et Dieu sait si cela arrivait souvent ! Un autre joueur, le marquis de Montagu, ancien colonel, formait un contraste complet avec eux. Silencieux et calme, il jouait avec une gravité imperturbable et faisait dignement vis-à-vis avec sa fanatique partner. Mlle Alberte de Macklot. Cette dernière, amie intime de ma mère et ma marraine, était complètement sourde, mais comprenait tout à merveille, au simple mouvement des lèvres. Elle était passionnée pour le whist et y apportait une ardeur, un acharnement qui n'admettaient ni plaisanterie, ni distraction. Aussi l'entendions-nous souvent gourmander ma tante et M. Pouqueville qui entravaient, selon elle, la marche de ce jeu sacré, par leurs plaisanteries. Elle en avait parfois son bonnet de travers, à force de tourner la tête de gauche et de droite pour réprimer la pétulance intempestive de « Mme Charlotte » et du chevalier surnommé par « la Baronne » « le père Pouque ».

Lorsque le marquis de Montagu ou l'un des autres joueurs faisait défaut, on avait recours à un jeune homme fort obligeant, fort timide, et visiteur assidu de nos petites réunions. Le vicomte de L... fut un soir victime de cette amabilité à faire le quatrième au whist, car en voulant s'asseoir sur une chaise, le fond (qui était mobile) bascula tout à coup et le pauvre garçon entra dans le vide, comme un clown dans un cerceau. Nous nous pâmions de rire en voyant sa tête effarée reposer sur ses petits genoux (il était maigre et fort chétif) tandis que ses bras s'agitaient désespérément en l'air.

« Morbleu ! monsieur, relevez-vous ! lui dit mon père qui assistait d'un air fâché à cet effondrement et à cette pantomime.

— Mais, monsieur, je ne peux pas ! gémit l'infortuné en se débattant dans son étroite prison. Aidez-moi, je vous en prie… »

Nous nous précipitâmes et quelques efforts vigoureux l'arrachèrent de sa chaise comme le bouchon d'une bouteille. Le malheureux était couleur coquelicot ! Il se sauva comme un rat et nous ne le revîmes que rarement depuis.

La vicomtesse Henri de Ségur, née Porte-Lance, était l'une de nos intimes. C'est elle que ma mère mit en scène dans son joli livre Les deux Nigauds sous le nom de « MmeBombeck ». – « L'amour des chiens » et « l'amour des chats » sont des personnages historiques, « Croquemitaine » aussi. La passion de « MmeBombeck » pour la musique est peinte d'après nature. Ma cousine avait onze violons, auxquels sa tendresse avait donné des noms. Elle les soignait comme la prunelle de ses yeux. Elle jouait faux avec délices, avec conviction.

Chose étrange ! cette femme, qui manquait totalement d'oreille en jouant, distinguait la moindre fausse note dans un orchestre et désignait le coupable sans hésiter. Les artistes, tout en riant de sa manie d'exécutante, l'avaient en grande estime et l'aimaient, car c'était une excellente personne, malgré son ton brusque et ses manières masculines.

Elle avait été bizarrement élevée. Son père, riche créole, ami de d'Alembert et philosophe enragé, eût fort aimé avoir un fils. Il chérit cette enfant, mais il l'éleva en garçon pour se consoler et se faire illusion sur ce fils désiré. Il en résulta que la fillette fut habillée en homme, monta à cheval comme un cavalier, mania son

fusil comme un habile chasseur et eut un langage d'une énergie toute militaire. Elle adorait son père qui était excellent pour elle et elle ne voyait que par ses yeux. Il était sa religion, sa famille et sa loi. Elle accepta docilement le mari qu'il lui donna, mais son union avec le vicomte Henri de Ségur fut stérile. Elle vécut longtemps à la campagne après la mort de son mari, dans le château de Montazeau. Quoique habillée en femme depuis son mariage, elle reprenait parfois ses vêtements masculins pour voisiner, sur son étalon Ferdinand dont les frasques et le caractère indocile étaient vigoureusement réprimés par « MmeBombeck ».

Elle se vit un jour entravée dans sa marche, alors qu'elle se rendait à une réunion. Ma cousine avait empaqueté sur l'arçon de sa selle ses vêtements féminins et portait ses habits de cavalier, puisqu'elle montait d'une façon masculine. Un charretier malveillant refusa de lui faire place et ne répondit à sa demande polie que par des sarcasmes et un refus péremptoire. La moutarde grimpait facilement au nez de la vicomtesse.

« Ah ! c'est comme ça ? dit-elle d'un air menaçant. Eh bien ! attends un peu, gredin ! »

Et faisant faire un détour à Ferdinand, elle le lança au triple galop sur le récalcitrant, dans l'intention très arrêtée de passer sur son corps… Le charretier, épouvanté de cette charge, se gara en un clin d'œil et laissa ma cousine passer triomphalement ventre à terre.

La vicomtesse était fort charitable et très généreuse, mais elle ne pouvait supporter qu'on la volât, aussi s'aperçut-elle un soir avec une vive irritation que son plus beau poirier avait été à demi dépouillé de ses fruits. Elle résolut non seulement de guetter le

larron, mais encore de le punir et, chargeant son fusil avec du gros sel, elle se posta et attendit le malfaiteur. Favorisé par un beau clair de lune, celui-ci parut bientôt. C'était une vieille femme du village que ma cousine reconnut parfaitement et qui venait de nouveau remplir son tablier des fruits secoués par elle. La vicomtesse l'attendait là. Au moment où la voleuse se baissait pour ramasser les poires en tournant le dos à la propriétaire, « MmeBombeck » fit feu et la charge, dirigée par une main sûre, alla se loger au bas des reins, dans la partie charnue que l'on préfère ne pas nommer crûment.

La vieille ne demanda pas son reste ! Elle se sauva clopin-clopant, en criant comme une chouette, et le lendemain, la vicomtesse alla se promener dans le village afin de savoir indirectement dans quel état se trouvait la coupable.

« Ah ! madame, répondit naïvement la petite-fille de la voleuse (que ma cousine venait d'apercevoir et d'interroger sur les santés de la famille), ça ne va pas bien chez nous. Ma grand-mère a pris hier soir un rhumatisme. Elle ne peut plus remuer ni pied, ni patte et elle est au lit, criant à faire pitié. »

La vicomtesse s'éloigna en se frottant les mains. Le « rhumatisme » guérit vite, mais le souvenir du gros sel resta et le poirier fut respecté dès lors à l'égal d'un fétiche.

En 1830, la vicomtesse, royaliste enragée et comme telle ayant un drapeau blanc au sommet de son château, vit arriver une bande de révolutionnaires qui se trouvaient offusqués de voir encore arborée cette couleur, devenue séditieuse. Ils sommèrent donc ma cousine de l'enlever et de le mettre au rancart. La vi-

comtesse prit son fusil, le chargea devant eux et répondit tranquillement :

« Que celui qui veut abattre mon drapeau y aille. Je le ferai descendre plus vite qu'il ne sera monté. »

Les coquins filèrent et le drapeau resta sans que personne osât jamais réclamer à son sujet.

Sur le tard de sa vie, la vicomtesse quitta le Midi, mit en viager sa petite fortune, ce qui lui donna six mille livres de rentes et s'installa rue de la Pépinière avec « Croquemitaine », « l'amour des chiens » (dont le vrai nom était Tolo), « l'amour des chats » et ses onze violons. Elle ne tarda pas à être connue dans son quartier et même dans presque tout Paris, grâce à son onguent. La composition de ce remède vraiment merveilleux lui avait été donnée par un pauvre prêtre espagnol reconnaissant, qu'elle avait eu la charité de recueillir et d'héberger dans son château pendant un an lorsqu'elle habitait le Midi.

L'excellente femme non seulement préparait et donnait son onguent à qui en voulait, mais encore elle allait soigner gratuitement les malades indigents. Souverain contre les panaris, les abcès, les cancers, les plaies, les tumeurs et même contre les douleurs et les rhumatismes, « l'onguent de ma cousine » (car c'était ainsi que nous l'avions baptisé) enlevait toute douleur, faisait évacuer peu à peu les humeurs, détruisait les bouillons de chair vive si douloureux des panaris et préservait de la perte d'une phalange, fréquente pour les malades soignés avec les remèdes ordinaires. Appelée de tous côtés, ma bonne cousine se multipliait. Elle sauva une concierge de la rue du Bac abandonnée par tous les médecins et rongée par un cancer au sein. La vicomtesse

alla six mois de suite la panser deux fois par jour, six mois en été, et cela à pied (quoique déjà plus que sexagénaire), de la rue de la Pépinière au 110 de la rue du Bac. Elle se refusait le luxe des omnibus, afin d'avoir plus d'argent pour ses chers pauvres !

La vicomtesse donnait aux bêtes comme aux hommes ; plus volontiers même, car elle estimait peu l'espèce humaine et aimait extrêmement les animaux. Apercevant un jour un chien qui lui parut affamé, elle entra chez un boucher, acheta immédiatement deux côtelettes et voulut les faire manger à la pauvre bête. L'animal, partagé entre la faim et la peur, recula, quoique les yeux brillants de convoitise ; ma cousine s'avança encore, lui parlant avec douceur en lui tendant la viande, obstinée à vouloir la lui faire prendre. Elle le suivit ainsi pendant plus d'une demi-heure, si bien qu'à la fin elle eut la joie de lui voir accepter les côtelettes et s'en revint chez elle éreintée, mais enchantée de son succès.

« MmeBombeck » sentit un jour ses instincts belliqueux s'éveiller en apercevant un charretier, dont la voiture pleine de bois était arrêtée dans la rue de l'Université, s'amuser cruellement à lancer des coups de fouet à un pauvre chat grimpé ? Amitié de la charge. L'animal gémissait, cramponné aux bûches, n'osant ni descendre, ni monter plus haut. À cette vue, ma cousine indignée s'élança vers le méchant homme, lui arracha te fouet des mains, le cassa et lui en jeta les morceaux à la figure en criant : « Gredin ! » (c'était son mot favori). Le voiturier furieux riposta. La vicomtesse le prit de plus haut encore et bientôt ce fut une véritable bataille à coups de langues, terrible, acharnée ! Les badauds accourus étaient assourdis par les vociférations du charretier et les clameurs énergiques de ma cousine ; les miaulements désespérés du chat martyr complétaient le charivari. Dans le

lointain, au coin de la rue de Bellechasse, deux têtes curieuses et effarées observaient ce tableau mouvementé, c'étaient la baronne de B... et la comtesse du D..., nos parentes, qui assistaient à la querelle en se gardant bien de se montrer.

Ce fut le charretier qui s'avoua vaincu ! Il s'éloigna honteusement, abandonnant le chat à sa protectrice qui le mit maternellement sous son bras et alla le proposer aux deux dames qu'elle aperçut alors et qu'elle se hâta de rejoindre. Sur leur refus, elle le mit en pension chez la concierge de la baronne, car « l'amour des chats » n'eût pas toléré un compagnon de son espèce.

On voit qu'elle était vaillante, mon excellente cousine. Elle en donna une autre preuve un soir sur le boulevard. Elle croisait trois jeunes gens qui, bras dessus bras dessous, le cigare aux lèvres, lui barrèrent le passage et refusèrent malhonnêtement de s'écarter. La vicomtesse détestait et l'odeur du tabac et l'impolitesse. Elle empoigna le cigare de l'impertinent qui lui faisait face et le lui jeta au nez en le qualifiant de « Gredin ! » « Bravo, la vieille ! » crièrent les passants, charmés de cette verdeur d'allures et de langage. Les insolents s'éloignèrent déconcertés, laissant ma cousine maîtresse du terrain passer fièrement.

C'était un type charmant que cette octogénaire, à la démarche alerte et même vive, aux cheveux d'un blanc de neige encadrant un visage énergique qui gardait des traces de sa beauté passée. Ma bonne mère, pour l'aider dans ses élans charitables, lui faisait force cadeaux, entre autres des vêtements de soirée, avec lesquels la vicomtesse venait à nos jeudis. Je la vois encore avec sa robe de soie foncée, à reflets puce et à petits dessins, un bonnet à fleurs crânement posé à la diable, ses mains couvertes d'épais gants blancs toujours déboutonnés (car elle détestait la gêne) et

des souliers à cordons, comme on en portait alors en soirée. Elle avait une façon à elle de parler, de rire malignement quoique sans méchanceté, qui était d'une originalité achevée. Ce qui était moins agréable, c'était de l'entendre cracher.

Une toux sonore annonçait à l'auditeur effrayé que tout un petit drame se préparait. Puis venaient deux ou trois contractions de gosier qui corsaient la situation et le dénouement arrivait sous forme d'une expectoration vigoureuse, lancée savamment de loin dans son mouchoir. On respirait alors !

L'excellente femme était philosophe comme son père. Mais Dieu ne pouvait pas, j'ose le dire, laisser sans récompense cette charité intrépide, cette bonté incessante, cette bonne foi enfantine et loyale. Une sœur de charité sut l'approcher, lui faire porter une médaille de la très sainte Vierge et lui fit accepter les derniers sacrements.

Sa fin a été douce et chrétienne.

Giselle, la petite héroïne d'une des pièces composant le livre Comédies et proverbes, était une enfant de notre connaissance, atrocement gâtée par ses parents et que sa mère appelait « ma charmante » quoiqu'elle fût fort peu aimable.

Le Paolo de François le bossu était également un type réel. M. Guth, Polonais réfugié en France, fit connaissance avec ma mère et ses voisines de campagne, dans les circonstances indiquées par le livre qui le met en scène. Il était médecin et, grâce à l'active charité de ma mère et de ma tante de la Grange, il put avoir une trousse de chirurgien et l'argent nécessaire pour aller en Amérique y chercher fortune.

Quelques années avant la mort de ma pauvre mère, il vint en France remercier ses bienfaitrices auxquelles il offrit deux bagues superbes, comme témoignage de sa juste et fidèle reconnaissance. Il avait avec lui son fils, car il avait épousé au Mexique la fille d'un riche joaillier et possédait déjà 60 000 livres de rentes. Il raconta à ma mère quelques épisodes de sa vie et l'un d'eux me parut si étrange et si dramatique que je le crois de nature à intéresser ; le voici :

Établi dans une de ces villes primitives où le vol et la police se font d'une façon sauvage et élémentaire, M. Guth travaillant un soir dans son cabinet vit en face de lui s'ouvrir avec précaution une fenêtre en forme d'œil-de-bœuf qui donnait sur la rue. Il aperçut un bras s'avancer et comprit que c'était un voleur qui tentait une escalade ; saisissant une corde, il lia la main du bandit et procéda ensuite à une amputation dans toutes les règles de 1 art, sans se laisser émouvoir par les vociférations du patient. Le voleur tomba lourdement à terre lorsque le bras fut coupé et il put s'enfuir tandis que le chirurgien, resté impassible, détachait le membre sanglant qui fut porté le lendemain par lui aux magistrats du lieu.

La vieille coquette que fuit Paolo dans François le bossu est également copiée d'après nature. Un détail omis charitablement par ma mère caractérisait « Mme des Ormes » : c'était une odeur terrible. J'ai dit que M. Pouqueville déclarait la bonne dame « faisandée » ; d'autres mauvais plaisants la surnommaient « La Brinvilliers des salons ». Ma mère a dépeint admirablement « l'air oie » et les gamineries égoïstes de cette quinquagénaire opiniâtrement juvénile. La vraie « Mme des Ormes » avait non une fille, mais un fils qu'elle envoya de bonne heure à l'étranger,

en pension chez un pasteur protestant. Plus tard, il prit du service dans l'armée autrichienne, et revint s'établir en France vers l'âge de trente ans. Ma bonne mère, qui en avait pitié et qui voyait que c'était un aimable et charmant garçon, lui fit faire un superbe mariage. Ce jeune homme, fort spirituel, répondit un jour avec calme à ma mère, qui lui demandait quel était son âge au juste. « J'ai un an de plus que ma mère. – Comment ? s'écria ma mère effarée de cette réponse ; un an de plus ?... – Mais oui, reprit-il en souriant ; ma mère déclare qu'elle a vingt-neuf ans ; moi j'en ai trente... vous voyez que... » On juge des rires qui accueillirent cette fine réponse. Il disait un jour en parlant de son père qui, faible, insouciant et maté par sa vieille coquette de femme, charmait ses nombreux loisirs en raclant du violon d'une façon atroce : « Mon père étudie une improvisation depuis huit jours. »

Ma mère décrivit avec complaisance un type charmant dans son délicieux ouvrage : L'auberge de l'Ange-Gardien, c'est celui de l'excellent Méthol qu'elle mit en scène sous le nom de Moutier, le zouave sans peur et sans reproche. Elle le peignit également à un âge plus avancé dans Jean qui grogne et Jean qui rit sous le pseudonyme de Barcuss (c'est le nom du village basque où est né Méthol), comme le modèle du serviteur fidèle devenu l'ami de la famille à laquelle il s'est dévoué.

Un autre personnage très curieux et très réel a été décrit dans La fortune de Gaspard : c'est M. Féréor. Le caractère seul en est réel, la trame est imaginaire. On trouve dans cet ouvrage, comme dans celui de Après la pluie le beau temps, la silhouette gracieuse et charmante de Camille, déjà montrée dans Les petites filles modèles et dans Les vacances. Cette beauté jeune et souriante, im-

mobilisée dans tout son éclat par la souffrance et par la mort, était une des tendresses de « grand-mère ».

q

Chapitre 8

Expérience profonde de ma mère en littérature. – Ses excellents conseils. – Remarque touchante sur ses derniers livres. – Le rôle brillant qu'elle donne exprès à Jacques dans Après la pluie, le beau temps. – L'avenir, là-haut. – Le type de Sophie. – Détails vrais. – Les œufs de Pâques. – Les ours. – Modestie de ma mère. – Sincérité et fidélité de sa reconnaissance. – Le roquet de ma tante Galitzine. – Les visites non rendues. – Les glaces. – Le fou rire intempestif. – L'abbé Huc. – Ses souvenirs. – L'avarice chinoise. – La queue-serpent. – La barbe gênante. – Le miracle de l'abbé Huc. – Un remède terrible. – Résultats effrayants des grands froids en Chine. – Les tables tournantes. – Danger de ces pratiques. – Dessins extraordinaires. – Leur disparition extraordinaire.

J'ai parlé dans Mon bon Gaston de la façon d'écrire, simple et sans façon, de ma mère. Elle n'en était pas moins très experte en littérature et ses conseils à cet égard étaient des plus précieux. « On parle enfant comme on parle français, me disait-elle un jour ; les mots compliqués découragent les pauvres petits qui les lisent. Ils demandent l'explication du premier, mais ils se rebutent devant le second et ne vont pas jusqu'au troisième. »

Ma mère attachait une grande importance aux corrections des épreuves de ses livres et prenait au tragique les erreurs commises parfois par les protes. En pareil cas, lorsqu'elle était à Paris, elle allait elle-même faire ses observations et s'adressait à un pauvre invalide qui n'en pouvait mais et qui l'avait dans une sainte terreur, paraît-il ! « Cette dame a des yeux comme des pistolets ! » disait-il après une visite faite à l'imprimerie par la descendante indignée de Gengis-Khan.

Les Rostoptchine, on le sait, ont pour premier ancêtre russe Rastapcha, fils du célèbre souverain tartare-mantchou.

Une remarque curieuse à faire sur les trois derniers ouvrages de ma mère pour la Bibliothèque rose : François le bossu, Après la pluie le beau temps et La fortune de Gaspard. C'est que, commencés en livres d'enfants, ils se transforment vers le milieu et se terminent en nouvelles. La raison en est touchante. Les petits enfants grandissaient et « grand-mère », préoccupée de l'avenir, leur faisait jouer un rôle anticipé, brillant comme le souhaitait sa tendresse. « Je termine mon livre Après la pluie le beau temps, écrivait-elle à Jacques, et je t'y fais jouer un beau rôle, comme de raison. » Dieu s'est plu à dépasser les espérances ambitieuses de ma bonne mère en appelant à Lui son cher Jacques et sa chère Camille et en les réunissant à elle !...

Dans Les malheurs de Sophie, ma mère s'était mise gaiement en scène, dépeignant sa vie à la campagne, sa manière de s'habiller, mais parlant de sa personne en en dissimulant avec modestie le charme piquant. « La petite Sophie » avait des yeux magnifiques, gris, pétillant d'intelligence et pleins d'expression. Toute sa vie, ces grands yeux, si tendres pour ceux qu'elle aimait, surent foudroyer les méchants et les hypocrites. Nous appelions

cela son regard tartare-mantchou, et de fait, le sang de Gengis-Khan bouillonnait alors visiblement dans les veines de « Sophie ». Ma mère avait eu, en outre, un teint éblouissant dont ma sœur aînée et mon frère Gaston héritèrent. Sa physionomie était animée, spirituelle et charmante. Les malheurs de Sophie racontent fidèlement les bêtises enfantines imaginées par ma mère, enfant originale et aventureuse, ainsi que le prouve l'épisode des sourcils coupés qui ne repoussèrent que peu et mal ; l'histoire du pot de crème et celle du thé sont vraies. Celle des cassis racontée dans Les petites filles modèles est arrivée également. Un détail amusant sur les œufs de Pâques n'a pas été donné par l'aimable auteur. On se divertit en Russie, le jour de la grande fête religieuse, à faire rouler sur une planche inclinée des œufs durs, teints en rouge. Ceux que heurte au passage l'œuf lancé par un des partners sont la propriété du joueur. « La petite Sophie » en gagna neuf. Affamée comme elle l'était toujours (car on la rationnait sévèrement pour la nourriture et la boisson), elle les mangea tous en cachette, à la file les uns des autres ! On juge de l'indigestion gigantesque qui en résulta !

Les détails donnés dans Les malheurs de Sophie sur le haras et le pain des chevaux sont fort exacts. Mon grand-père élevait 300 juments. L'on conçoit l'amusement de « Sophie » à suivre sa mère dans les immenses écuries contenant ces magnifiques poulinières. Pour l'aventure des loups, elle n'est réelle qu'en partie. Ce furent des ours que les braves molosses de la comtesse Rostoptchine attaquèrent vaillamment, au moment où ils s'approchaient de la pauvre gourmande épouvantée.

Les illustrations délicieuses faites par Castelli et par Bayard à la plus grande partie des livres de ma mère furent très appréciées

par elle et je sais qu'elle adressa au dessinateur plein de verve de « Cadichon » de chaleureux remerciements. Elle avait le culte de la reconnaissance ; notre bon Gaston également. Aussi ses lettres me parlent-elles avec une émotion pleine de gratitude de l'excellent docteur Mazier, de Laigle, qui nous fut si dévoué ; elle garda également un souvenir doux et profond du dévouement plein d'intelligence avec lequel ma nièce Thérèse et Henri, mari de Thérèse, emmenèrent de Poitiers mes deux fils aînés lors d'une terrible épidémie de fièvre muqueuse, préservant ainsi notre cher Jacques de ce mal affreux et nous permettant de soigner à temps mon second fils, qui couvait déjà en lui la maladie régnante.

Quoique d'une bonté inaltérable pour tous les animaux, ainsi que je l'ai déjà dit, ma chère maman blâmait les personnes qui ont la manie d'avoir des chiens d'appartement et qui en incommodent les gens chez lesquels vont en villégiature lesdites personnes, escortées de leurs roquets.

On peut donc juger de sa surprise désagréable en voyant arriver à la campagne, un été, sa cousine germaine la princesse Lise Galitzine, avec un toutou sous le bras !

« Ah ! ma chère, vous ressemblez à votre mère ! » s'écria naïvement ma tante, effarée devant la physionomie farouche de la châtelaine à l'aspect du roquet. Il fallut pourtant bien le subir, sous peine de contrister l'excellente femme et nous supportâmes patiemment les cris de paon de cet être grincheux.

Élise et Eugène Veuillot, alors en vacances près de nous, partagèrent nos ennuis et partagèrent aussi notre joie lorsqu'un matin ma tante éplorée appela en vain son horrible toutou.

Le chien était égaré ! quelle chance ! Nous jubilâmes, d'abord. Puis la figure navrée de la princesse Lise nous peina et nous nous mîmes courageusement à la recherche de l'odieux vagabond. Nos allées et venues furent vaines et nous le croyions au diable vert lorsqu'Eugène, se promenant avec Élise et moi dans une allée, se retourna par mégarde et fit une exclamation de surprise…

Le fugitif, l'air penaud, la tête basse et la queue idem, était sur ses talons…

Nous poussâmes un gros soupir et nous le ramenâmes à mon heureuse tante qui l'embrassa à tour de bras, tandis que maman ne pouvait s'empêcher de les regarder de travers tous les deux.

Ma pauvre mère manquait de courage pour faire des visites ennuyeuses. Il y avait une vieille marquise qui est venue la voir pendant seize ans !… Maman était pleine de remords… mais elle ne rendait pas les visites ! Mêmes désolations avec une famille de notre parenté. Les braves gens, ennuyeux comme la pluie, venaient chez nous non seulement le matin, mais encore à nos soirées hebdomadaires. Ma mère allait vertueusement les voir à leur jour. Là s'arrêtait son courage. Pour les réunions du soir, elle ne s'y décidait jamais.

« Ah ! ma cousine, lui dit une fois la pauvre Mme de X. ; que nous vous avons regrettée hier soir (son jour !), nous avions des glaces exquises.

— Ah ! s'écria maman, si j'avais su… »

Elle s'arrêta soudain, consternée de ce qu'elle venait de dire… Un sourire indulgent la rassura. La brave dame trouvait cela tout naturel…

Une année pourtant, on décida en famille qu'une telle conduite était indigne, devenait impossible et l'on prit avec héroïsme l'engagement d'aller à une de ces réunions brillantes… et solitaires, où le salon éclairé ad giorno ne contenait jamais que le père, la mère, le fils et la fille, tous les quatre en grande toilette. Patients et résignés, les infortunés se regardaient dans le blanc des yeux jusqu'au moment où, le thé pris dans cette solitude, ils se retiraient chacun chez eux.

La grande résolution prise, ma mère, accompagnée de ma sœur aînée et de l'un de mes frères, partit pour cette soirée assommante.

En arrivant à la porte, pas de voiture !

L'escalier brillamment éclairé est morne et désert !… le rire s'empare des visiteurs. Il redouble lorsqu'ils se voient introduits dans une antichambre complètement dénuée de pelisses et de paletots. Ma mère veut raisonner ma sœur, qui pouffe de plus belle ! Mon frère l'imite… Maman ne peut s'empêcher d'en faire autant… Le domestique, très interloqué, ouvre brusquement les portes et l'on aperçoit (comme on l'avait prévu) le triste quatuor assis autour de la table à thé…

Sensation !… des visites ! mais quels rires, grand Dieu ! il faut pourtant les expliquer…

« Excusez-nous, balbutie mon frère qui s'avance en se dominant à grand-peine ; nous rions parce que ma sœur a manqué de se casser la jambe en montant l'escalier ! »

Les pauvres gens eurent la candeur d'accepter cette explication d'une hilarité devenue convulsive.

Un de nos bons amis, notre visiteur à la campagne comme à Paris, était l'abbé Huc, ancien missionnaire, dont la plume élégante et facile traçait, en se jouant, le chef-d'œuvre littéraire intitulé Souvenirs de la Tartarie et du Thibet.

Sa conversation était charmante, cela va sans dire ; pleine d'esprit, de malice, de gaieté et d'observation originale. Il racontait à merveille. Sa mort prématurée et presque subite ne lui a pas permis, malheureusement, d'écrire un livre qui eût, certes, été ravissant.

L'avarice chinoise, nous déclara un jour l'abbé Huc, en remontrerait à Harpagon.

« Ne me fais pas faire un grand cercueil, dit un Chinois agonisant à son fils. Il est plus économique de me couper les bras et les jambes et de les mettre avec le buste pour user moins de bois… et pour cela, ne prends pas notre hache neuve, car mes os sont durs et pourraient l'abîmer. Emprunte plutôt celle du voisin. »

L'abbé Huc avait dû, en allant résider en Chine, se conformer aux usages du pays. Il avait donc laissé croître ses cheveux et avait fini par être propriétaire d'une natte, longue et touffue. Un certain soir d'été, en se couchant, il sentit quelque chose de froid et de souple. S'imaginant que c'était l'un des innombrables serpents qui pullulent dans le sud de cette région, il saisit cet objet pour le lancer de toutes ses forces au loin… Une douleur violente lui fit comprendre brusquement sa désagréable erreur… c'était sa queue, sa malencontreuse tresse qu'il avait prise pour un reptile ! Il avait failli se décoller la peau du crâne…

« Comment mets-tu ta barbe quand tu te couches ? lui demanda un jour un de ses néophytes.

— Que veux-tu dire ? s'écria le Père, étonné de cette question bizarre au sujet de cette barbe qu'il avait fort longue, comme tous les missionnaires.

— Ma foi ! je n'y avais pas pris garde jusqu'à présent, répliqua l'abbé Huc tout surpris ; dessus… dessous… je ne m'en souviens pas… qu'est-ce que ça te fait ?

— Vois cela cette nuit », répondit gravement le néophyte sans vouloir s'expliquer davantage.

« Ce n'est pas ainsi qu'elle doit être ; elle me gêne, murmura-t-il en la tirant en dessous de l'étoffe… non ! elle m'agace autant de cette façon, plus peut-être ! c'est par-dessus qu'elle doit se trouver… eh bien, ce n'est pas encore ça… assommante barbe !… »

La nuit se passa à maugréer et à faire changer de place aux poils malencontreusement placés, soit qu'ils fussent d'une façon, soit qu'ils fussent de l'autre. On juge si le Père était vexé de cette insomnie et de la raison pour laquelle il restait réveillé. Le matin arrivé, il querella le néophyte qui se mit à rire de tout son cœur en lui avouant que cette farce, faite à dessein par lui, ne manquait jamais d'horripiler les gens barbus qui en étaient les victimes.

« Dans ces parages où la foi naïve impose parfois les miracles des premiers temps, n'avez-vous jamais, demandâmes-nous un jour à l'abbé Huc, eu l'occasion ou de voir ou de faire peut-être un prodige ?

— Oui, répondit-il gravement, après un court silence. Il m'est arrivé, en effet, d'être témoin d'un fait qui a paru caractéristique et qui a été attribué à mes prières.

— Ah ! racontez-nous cela ! nous écriâmes-nous, impressionnés par cette réponse.

— Volontiers, reprit-il. Voici l'histoire : étant un jour en voyage, je vis entrer sous ma tente un homme d'un certain âge qui semblait à la fois souffrant et agité.

« – Je viens à toi, me dit-il en m'abordant, car j'ai appris que tu pratiquais la religion du Seigneur du ciel 1, et j'espère obtenir par ton entremise la guérison d'un mal d'yeux qui me fait beaucoup souffrir. Vois ! l'un d'eux est déjà perdu et l'autre semble très malade. Prie pour moi ; je veux savoir tout de suite à quoi m'en tenir.

« – Y penses-tu ! m'écriai-je, consterné de cette demande qui pouvait, par un insuccès fort probable, nuire à sa foi naïve. Le Seigneur du ciel est infiniment bon, infiniment puissant, il est vrai ; mais je ne puis m'engager, moi, pauvre pécheur ! à faire déroger, sur ma parole, les lois de la nature.

« Je raisonnai, j'argumentai, mais en vain. Le Tartare insista et mit une telle persistance dans sa demande que, vaincu par son opiniâtreté, je me mis à genoux à côté de lui et je priai de tout mon cœur pour lui obtenir la grâce désirée…

« Tout à coup il fait un mouvement, chancelle, tombe sur le réchaud qui servait à faire cuire ma nourriture et crève dans sa chute l'œil qui y voyait encore…

« Je restai suffoqué de cette catastrophe… et bien plus encore en l'entendant se réjouir du dénouement obtenu !

« Eh bien ! voilà ce que je demandais ! s'écria-t-il d'un air heureux. Je voulais savoir à quoi m'en tenir… Je le sais, à présent !

Cela vaut bien mieux que l'incertitude ; merci, Père.

« Et il s'en fut, fort satisfait du résultat de mon intervention. »

La façon dont l'abbé Huc nous raconta « son miracle » était inimitable. Il avait mis un tel sérieux dans ce récit que, jusqu'au dernier moment, nous crûmes à un fait surnaturel et nous l'attendions en palpitant… Mais quels éclats de rire saluèrent la fin imprévue et originale de cet amusant récit !

J'ai raconté gaiement les faits plaisants. Mais une religieuse émotion accueillit les détails dramatiques et touchants, qui nous furent donnés par le missionnaire au sujet d'un mal terrible qui faillit le tuer en traversant les montagnes du Thibet. L'abbé Gabet et l'abbé Huc voyageaient ensemble alors. La constante réverbération des neiges était un supplice pour la vue. Les voyageurs avaient beau porter des lunettes en crin, faites spécialement pour adoucir la torture de cet éblouissement perpétuel, cela ne leur suffisait pas, et pour sa part l'abbé Huc en souffrit tellement qu'il finit par tomber dans un état voisin de la mort. Il avait dû être attaché sur son cheval pour éviter les chutes occasionnées par sa faiblesse ; la caravane dont il faisait partie ne pouvait s'arrêter pour le soigner, sous peine de périr elle-même. Pourtant, le chef eut pitié du missionnaire mourant, et consentit, sur les supplications de l'abbé Gabet, à stationner vingt-quatre heures dans un endroit où un homme du pays proposait de guérir l'abbé Huc dans ce laps de temps.

« J'exige seulement, dit-il au malade, que tu te laisses attacher solidement, parce que tu voudras me tuer dès que je t'aurai appliqué mon remède. »

Le missionnaire eut beau protester qu'il se résignait par avance à tout souffrir, le Tartare tint bon.

« Il avait raison, ajouta l'abbé Huc qui nous faisait ce terrible récit, car à peine eus-je senti couler dans mes yeux devenus aveugles le liquide destiné à les guérir, que je devins fou, tant la souffrance en fut épouvantable ! Je hurlais, je me débattais et j'endurais plusieurs heures d'un martyre sans nom. Puis, des pleurs coulèrent de mes yeux malades… Pleurs si corrosifs, qu'ils dévorèrent comme du vitriol la chair de mes joues et y laissèrent une trace profonde qui y subsista pendant des années ! Je m'endormis enfin, épuisé ! À mon réveil j'y voyais, j'étais guéri et je pus repartir avec la caravane. »

Dans ces voyages effroyables, le froid était de quarante degrés au-dessous de zéro ; les boules de pâte faites le matin pour être mangées le soir, quoique renfermées brûlantes dans un linge chauffé et porté sur la poitrine des voyageurs sous leurs vêtements, étaient retirées par eux tellement durcies par le froid, qu'il fallait les briser à coups de hache pour pouvoir les manger Par petits fragments.

Pour dire la messe, on devait user de précautions inouïes. Le vin était tenu dans un vase au-dessus d'un feu brûlant à côté de l'autel, et versé bouillant dans le calice, lequel était entouré de linges chauds… et néanmoins, au moment où le célébrant absorbait les saintes espèces, le calice était glacé au point de dépouiller la peau des lèvres du missionnaire.

C'était à bout de forces et la santé brisée par tant d'épreuves et de privations que l'abbé Huc était revenu en France y finir ses jours.

Il y arriva pour assister à l'explosion de curiosité dangereuse occasionnée par les tables tournantes et les spirites américains. Lui-même assista souvent à des expériences des plus bizarres et venait ensuite nous les raconter d'une façon si dramatique que nous frissonnions en l'écoutant.

Il cessa de fréquenter la maison de l'écrivain distingué où se passaient ces faits étranges, à la suite d'une manifestation véritablement effrayante pendant laquelle des sifflements horribles, entendus de tous côtés, prouvaient que l'enfer n'était pas étranger à ce désordre affreux.

Je pourrais citer nombre de faits de ce genre, que je tiens d'amis chrétiens, sûrs et sérieux.

Je ne parlerai que d'un seul. Il suffira pour montrer combien le pape eut raison d'interdire ces pratiques, funestes à la foi et à la raison, par cela même qu'elles sont à la fois surhumaines et inutiles.

Notre illustre ami Louis Veuillot nous apporta un soir deux grands dessins. Ces œuvres, d'une beauté merveilleuse, avaient été faites en vingt minutes avec un seul crayon tenu à poignée par un enfant de douze ans qui ne savait pas dessiner.

Cela avait été exécuté chez un des curés de Paris, le curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas qui avait demandé au crayon tenu par le médium s'il pouvait faire un portrait ressemblant du Christ et de la Vierge songeant aux péchés du monde.

La réponse fut affirmative et le crayon commença son œuvre d'une façon des plus étranges ; c'est-à-dire que, pour le Christ, la barbe puis les traits divins furent tracés en remontant, faisant à

l'envers ce profil pur, triste et sévère ; c'était un tour de force impossible à exécuter avec un seul crayon tenu de cette manière et en si peu de temps, déclara Hippolyte Flandrin qui vit et admira ce chef-d'œuvre.

Puis ce fut le tour de la Vierge ; elle était de trois quarts, pleurant. Les larmes qui ruisselaient de ses yeux et qui baignaient son visage étaient idéalement belles et semblaient une émouvante et sublime réalité !

Lorsque nous vîmes ces deux merveilles, nous restâmes tous pétrifiés.

« Je puis attester qu'elles ont été faites comme le raconte M. Louis Veuillot, nous dit alors le nonce qui se trouvait chez nous ce soir-là. J'étais chez le curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas lorsque ces dessins ont été demandés et ils ont été exécutés sous mes yeux. »

Toujours aimable et généreux, Louis Veuillot voulut, quelque temps après, me donner ces dessins qui lui avaient été offerts par le curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas et dont je lui parlais avec une admiration enthousiaste. Il alla prendre le carton où il les avait déposés… plus rien ! Personne cependant ne les savait là et les deux braves servantes du logis, honnêtes et ignorantes, étaient incapables d'avoir commis ce larcin. Impossible non plus de soupçonner les fillettes de l'illustre écrivain, presque des bébés alors et qui d'ailleurs entraient à peine chez leur père, qu'elles voyaient seulement chez leur tante et aux repas. Cette disparition mystérieuse resta inexpliquée et nos mémoires seules ont gardé un souvenir profond de ces merveilles artistiques.

q

Chapitre 9

Naïvetés d'un artiste. – « Tourne, Mondet ! » – Expérience médicale de ma mère. – La santé des enfants. – Plaisanteries de mon frère Gaston sur l'homéopathie. – Enthousiasmes enfantins. – La fée rageuse. – Primeurs littéraires. – Souvenirs racontés par une mère. – Le chien enragé. – M. Pupusse. – Le maire-pacha. – Ravissement tristement expliqué. – La tourelle hantée. – Grâce obtenue. – Une extase de Louise Lateau.

Un des assidus au logis était M. Sivel, jeune artiste que Gaston avait connu à l'atelier de Paul Delaroche et qui, fort pauvre et dénué de famille, était heureux de trouver chez mon excellente mère un accueil véritablement amical et des commandes fréquentes de copies, genre pour lequel il montrait un talent remarquable. Du reste, quand il s'agissait de faire un tableau original, cela dépassait les moyens du pauvre garçon, qui était non seulement candide, mais de plus un peu bêta. Nous le vîmes arriver une fois avec une composition qu'il voulait nous soumettre. Le sujet semblait facile et beau à traiter : « Saint Jean l'Évangéliste inspiré… » L'infortuné Sivel avait eu l'idée baroque de mettre le bon saint à cheval sur un aigle gigantesque, et cela d'une façon essentiellement comique. Je ne crois pas que cette toile étrange ait trouvé d'amateur. M. Sivel était d'une crédulité extraordinaire et croyait aveuglément toutes les bourdes que lui débitaient les mauvais plaisants du logis. C'est ainsi qu'il s'instruisit d'une façon bizarre de cette partie de l'histoire romaine où il est parlé des Triumvirs. On lui affirma qu'il y en avait quatre et il le crut sans broncher. Il nous raconta un jour qu'il venait de faire un tableau pour le compte de la ville de Rouen, laquelle le lui payait en lui donnant, nous dit-il, « mille francs de rente viagère ». Comme

nous admirions la générosité de la cité normande : « Oh ! mais, ce n'est payable que pendant un an », observa-t-il d'un air pensif. Il fréquentait les cours de musique Chevé et nous dit à ce propos qu'il avait une voix parcourant trois octaves et demie.

« Quelle étendue ! nous écriâmes-nous ; c'est superbe ! c'est très rare…

— Ah ! il faut vous dire qu'il me manque des notes au milieu », riposta-t-il de son ton monotone et naïf. Cela nous fit tous pouffer de rire, mais en nous cachant, car ma mère était inexorable pour les moqueries pouvant peiner les pauvres et les délaissés.

Lorsqu'elle était à Paris, sa grande charité aimait à donner avec discernement, mais sans nuire à la générosité.

Notre excellent pharmacien M. Mondet, dont la bonté pour les pauvres était à la fois dévouée et judicieuse, l'avait mise en garde contre les plaignards et les vagabonds, car il savait par expérience combien il était important de ne donner largement qu'après avoir pris des informations sérieuses. Il racontait à ce propos à ma mère, qu'ému par l'aspect misérable et les plaintes navrantes d'un mendiant, il lui donna immédiatement cinq francs. Ayant pris son adresse pour l'assister avec suite, il se hâta de se rendre chez ce malheureux, lequel demeurait à un cinquième étage. Tout en gravissant péniblement les dernières marches, M. Mondet fut surpris d'entendre des voix railleuses et gaies dire à maintes reprises : « Tourne, Mondet ! tourne Mondet ! » – Que signifiaient ces mots et pourquoi son nom était-il mêlé à des rires répétés ? En regardant à travers les fentes de la porte délabrée qu'il allait ouvrir, il eut immédiatement l'explication de cette énigme.

Un dindon à la broche, évidemment acheté avec les cinq francs donnés par M. Mondet, était en train de prendre une teinte dorée que de joyeux convives admiraient en attendant l'heure de le déguster. Les mauvais garnements charmaient leur attente en répétant en chœur le « tourne, Mondet » qui avait intrigué le visiteur… Ils poussaient l'irrévérence jusqu'à nommer ainsi l'animal acheté par eux, grâce à l'aveugle charité de leur bienfaiteur, déjà connu d'eux. M. Mondet, éclairé sur leur compte, s'abstint de faire sa visite. Il retourna chez lui, bien résolu à ne rien donner désormais avant d'être renseigné sur les quémandeurs.

On a dû remarquer dans les ouvrages de ma mère qu'elle aimait à railler gaiement les médecins. Elle n'en était pas moins une adepte fervente dans l'art de guérir et ne faisait jamais un pas sans être munie de sa pharmacie et des médicaments les plus nécessaires. Les pauvres le savaient et recouraient sans cesse à elle pour se faire soigner, droguer et guérir gratis. Elle a écrit un livre excellent intitulé La santé des enfants, qui devrait être dans les mains de toutes les jeunes mères. Je sais que, pour ma part, cet ouvrage m'a permis de soigner à temps ma fille aînée enfant, menacée d'avoir des convulsions et de la préserver de cette terrible épreuve. Ma mère pratiquait à la fois l'allopathie et l'homéopathie. Cette dernière forme de la médecine avait remis sa santé longtemps détruite et elle la prônait avec enthousiasme. Gaston aimait fort la taquiner sur ce sujet et il eut beau jeu un certain été où ma mère, ayant traité une femme pour son mal d'estomac, vit une tympanite succéder à l'indisposition première. Il fallait voir la consternation et la mine lugubre de ma pauvre mère, n'ayant pas la force de répondre à son fils. Il fallait, par contre, voir la figure inquiète de la malade et entendre ses questions plaintives,

accueillies par nos réflexions et nos rires involontaires ! Il va sans dire que la tympanite passa, mais maman en garda un souvenir ineffaçable et n'aimait pas ce sujet de conversation.

Je me souviens encore de sa figure scandalisée en entendant mon frère nous déclarer qu'un globule jeté dans la Seine à l'entrée de Paris devait, à la sortie de la grande ville, avoir une vertu curative suffisante et était passé à l'état de mixture !

Les enfants étaient généralement enthousiastes des œuvres de ma mère. Que dirai-je donc du ravissement éprouvé par les petits-fils et les petites-filles de la spirituelle conteuse !

L'une de ces dernières, vive et alerte, s'amusait parfois à terroriser sa plus jeune sœur et s'en faisait obéir en lui déclarant qu'elle était « la fée rageuse » (personnage des Nouveaux contes de fée) et en la menaçant de la changer en crapaud ! Ces petits lecteurs-là étaient, bien entendu, servis les premiers et même lisaient parfois les manuscrits de l'auteur avant même que le libraire les reçût. Les lettres de ma mère m'en parlent et constatent avec satisfaction le bon effet de cette primeur littéraire. La charmante Camille était l'une des plus favorisées et pleura la première sur les épreuves subies par le Pauvre Blaise.

La mémoire prodigieuse de ma mère était inépuisable et je lui dois bien des récits curieux de toute espèce, tant sur la société que sur nos familles. Un des plus intéressants se rattache à mon grand-père Ségur, alors qu'il était jeune officier.

Le brillant militaire avait un magnifique chien qu'il aimait fort et dont il était idolâtré. Il le laissait coucher au pied de son lit ; la sagesse et la tranquillité du bon animal le maintenant immobile, tant qu'il voyait son maître dormir. Mais une nuit, le jeune offi-

cier fut réveillé en sursaut par le chien qui grattait fiévreusement la couverture. Il l'interpella avec humeur et se rendormit… Son sommeil fut vite troublé de nouveau par une agitation plus prononcée de l'animal. Mon grand-père, impatienté, sortit brusquement une main de son lit et la levait pour châtier le coupable… Soudain, il la laissa retomber sans force à ses côtés et resta saisi de terreur en apercevant son chien aux faibles lueurs du jour naissant. Une bave épaisse découlait de sa gueule et ses yeux flamboyants avaient une expression à la fois sauvage et sinistre !…

La pauvre bête se pencha sur la main de son maître et se mit à la lécher… Mon grand-père, inquiet de cette caresse dangereuse, vu l'état de son chien, fut épouvanté en remarquant une écorchure sur l'endroit que touchait parfois la langue de l'animal. Il voulut retirer la main, mais celui-ci gronda si férocement que le pauvre jeune homme dut se résigner à rester immobile, frissonnant à chaque attouchement nouveau… Heureusement pour lui, son valet de chambre, qui entrait toujours chez lui au lever du jour, parut bientôt. Le chien en voyant la porte s'ouvrir s'élança au dehors comme un fou et disparut en un clin d'œil. Jamais, depuis, il ne revint au logis.

« Je suis perdu ! se dit mon grand-père. L'animal est enragé et m'a communiqué son mal. Une espérance me reste. Il y a ce soir un repas de corps. Je vais amener la conversation sur la rage et demander au major du régiment si la bave touchant une écorchure comme la mienne est capable de communiquer le virus. La réponse qui me sera faite m'éclaircira et me dira si j'ai encore des chances de vivre. »

Pendant le dîner, en effet, l'officier parla peu à peu de ce qui le préoccupait et finit par interroger, avec une feinte indifférence, le chirurgien militaire.

La réponse fut nette et terrifiante. La bave était un poison mortel, surtout lorsqu'elle touchait un endroit écorché.

« Comment ! reprit le jeune homme, en affectant le doute et la gaieté ; un bobo comme celui-ci serait donc suffisant pour communiquer la rage ?

— Certes, oui ! répliqua péremptoirement le major, après avoir examiné l'écorchure ; il n'en faut pas plus pour inoculer le virus. »

« Je suis perdu ! se redit le jeune officier consterné de cet arrêt. Et cette fois, il ne me reste aucun espoir. »

Convaincu de sa fin terrible et imminente, l'infortuné rentra chez lui, mit ordre à ses affaires et attendit le moment fatal.

Au bout de quelques jours, il sentit une contraction à la gorge, l'empêchant de rien avaler.

« C'est la fin ! » pensa-t-il.

Il se coucha, anxieux, accablé. Le sommeil s'empara de lui. Il dormit vingt-quatre heures de suite et se réveilla, stupéfait de se sentir frais et dispos ; tout symptôme menaçant avait disparu ! Il raconta plus tard cette aventure à ma mère, qui me la redit à son tour.

Les types adaptés par la verve littéraire de maman à ses charmants ouvrages n'étaient parfois que reproduits en partie. Elle a délicieusement crayonné M. Pupusse (Dans Comédies et pro-

verbes) qui fleurissait jadis à Aube, mais elle m'en a laissé suffisamment pour reproduire ses cocasseries amusantes dans un de mes livres. Ce brave homme, qui fut quelque temps homme d'affaires de mon père, eut alors maille à partir avec le garde et il écrivit à ce sujet une lettre désopilante, déclarant, avec une emphase indignée, avoir reçu une mornifle de son adversaire ! C'est, paraît-il, une sorte de bourrade qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un soufflet. M. Pupusse fut, comme l'indique ma mère, adjoint d'un maire dont le souvenir essentiellement autoritaire est resté vivace dans son village. Ce dernier prenait ses fonctions municipales au sérieux, voire même au tragique. Aussi, lors du passage du prince Louis-Napoléon en Normandie, eut-il grand-peine à maintenir parmi ses administrés l'immobilité absolue qu'il exigeait d'eux. Rangés par lui sur la grande route comme des capucins de carte, ces infortunés furent condamnés à rester sans bouger jusqu'après le passage du président. La première heure, cela allait bien, mais la fatigue se mit de la partie et, l'ennui aidant, la haie montra des tendances inquiétantes à se débander et à rompre le rang. Le maire, inquiet et irrité, courait de gauche à droite, rétablissant le coup d'œil, poussant les uns, tirant les autres et criant d'une voix formidable : « Ne bougez pas, j'ai droit de vie et de mort sur vous ! » Où avait-il pris cela, on l'ignore, car le code est, je crois, muet sur le privilège municipal consistant à supprimer les gens dangereux. Généralement, c'est la cour d'assises qui a ce monopole. Les bonnes gens, ne sachant à quoi s'en tenir à cet égard, crurent leur terrible maire et redevinrent immobiles, résignés et piteux.

Un souvenir sur mon frère, omis par moi, sur son séjour à Saint-Sulpice. Un séminariste de sa connaissance eut un jour une série d'émotions dont voici le pourquoi. Ce brave garçon, fort dé-

nué, étant sorti un matin, se vit accosté par un pauvre. Il lui répondit avec désolation qu'il était sans argent ; le mendiant insista pour obtenir une aumône.

« Mais je n'ai rien, rien ! » répétait tristement le séminariste en fouillant machinalement dans ses poches…

Tout à coup sa figure s'altère ; une expression de surprise et de ravissement s'y peint, et le mendiant, stupéfait à son tour, reçoit une bourse que venait de trouver sur lui le jeune prêtre.

« C'est un miracle, se disait tout bas ce dernier très ému… Oh ! quelle grâce… quelle joie… »

Plein de son heureuse émotion, il retourne dans sa cellule, mais là il trouve un de ses voisins de chambrette.

« X…, dit-il à l'arrivant, on s'est trompé en vous portant ma culotte à la place de la vôtre ; rendez-la-moi vite ; j'y avais laissé ma bourse. »

Hélas ! quelle piteuse découverte ! Quelle désagréable explication elle amena et quelle restitution lente et laborieuse en fut la suite ! La mine recueillie et radieuse avait vite disparu pour être remplacée par une horrible grimace devant cette explication réaliste !

Je veux raconter ici une aventure extraordinaire arrivée à l'un des amis de mon frère, prélat non moins distingué que lui par ses vertus que par ses brillantes qualités. J'en tairai seulement le nom, par une discrétion facile à comprendre.

Alors qu'il était simple abbé, Mgr de X… fit un héritage en commun avec son frère. Il lui échut pour sa part une propriété au

centre de la France, sur laquelle subsistaient encore les ruines imposantes d'un vieux château.

L'abbé se rendit dans sa terre pour la voir et en prendre possession. Il fut surpris, en y arrivant, de voir que l'homme d'affaires l'installait dans son propre logis.

« Mais, observa-t-il, je ne veux certes pas prendre votre appartement ; pourquoi n'irais-je pas dans cette tourelle à côté qui me paraît encore fort habitable ?

— Elle est en très bon état, en effet, répondit avec hésitation l'intendant ; mais, monsieur l'abbé…

— Mais ? répéta le prêtre, voyant qu'il n'achevait pas et qu'il paraissait troublé.

— Mais, acheva le brave homme en baissant la voix, il y revient ! »

« Il y revient ! » Cette naïve expression populaire signifie un endroit hanté.

L'ecclésiastique, ferme et courageux s'il en fut, haussa les épaules.

« Allons donc ! s'écria-t-il ; une conscience tranquille ne doit rien craindre. Je vais m'installer dans la tourelle. »

Ainsi dit, ainsi fait. Le soir venu, l'abbé, malgré les supplications de l'homme d'affaires épouvanté, se rendit dans la chambre très convenablement meublée où « il revenait ! ».

Lorsqu'il fut seul, il examina tranquillement, avec le plus grand soin, cette fameuse pièce. Les murs en étaient formidable-

ment épais. La chambre hantée, vaste et circulaire, était la seule à cet étage et avait un cabinet sans fenêtre dont l'unique porte donnait dans l'appartement ; cette petite pièce ne renfermait aucun meuble.

Après avoir fait sa prière, le prêtre se déshabilla et se mit au lit, fort calme et n'appréhendant quoi que ce soit.

À peine eut-il éteint sa bougie que des coups distincts, semblant frappés par une main sur la muraille, retentirent dans la pièce à côté.

L'abbé, très surpris, ralluma promptement le flambeau et alla dans le cabinet où le bruit s'était fait entendre…

Rien ! personne !…

Le prêtre heurta les murs de tous côtés, pour s'assurer si quelque ouverture n'existait pas… Mais non ! les murs, énormes, étaient pleins.

L'ecclésiastique revint dans sa chambre et se coucha, n'ayant rien perdu de son énergie et de sa tranquillité. Il éteignit de nouveau sa lumière… À peine l'obscurité était-elle revenue que les bruits recommencèrent avec la même force.

Nouvelle visite du prêtre dans la pièce hantée. Armé de sa bougie, il examina avec plus d'attention que jamais ce réduit dénudé d'où se produisaient ces bruits inexplicables.

Toujours rien ! toujours personne !…

L'abbé, devenu soucieux, se remit cependant au lit et ne se décida qu'après une certaine hésitation à souffler sa bougie pour la troisième fois.

Laissons-le parler.

« Alors, dit-il à mon frère, je sentis devant ma figure comme un souffle accentué, semblant produit par une main qui se serait déplacée rapidement… Je vous l'avoue, j'eus une peur de chien ! Je me mis sur mon séant et je dis alors à haute voix : "Si c'est une âme en peine qui veut des prières, je lui promets de célébrer trois messes à son intention…"

« Puis, ajouta simplement le courageux ecclésiastique, j'écoutai, j'attendis, mais tout resta paisible. Je m'endormis tranquillement et je tins immédiatement ma promesse. La tourelle fut, dès lors, délivrée de ses effrayantes manifestations, à la grande joie du régisseur qui ne revenait pas de sa surprise en me voyant apparaître le lendemain sain et sauf. »

Telle est l'histoire mystérieuse arrivée à Mgr de X…, racontée par lui à mon frère qui me l'a redite ; bien d'autres récits véridiques et terribles pourraient être faits sur ce sujet-là. Le surnaturel a beau être nié, il existe !… À ce propos, j'ai hésité jusqu'ici à raconter un fait personnel ; sans rien vouloir préjuger, sans pouvoir rien expliquer, je vais dire purement et simplement ce qui m'est arrivé quelques mois après la mort de mon vénéré frère.

Il avait demandé que son cœur reposât près de celui de ma mère dans la chapelle de la Visitation, rue de Vaugirard, couvent où était ma sœur Sabine ; il fut fait suivant son désir et l'on recueillit alors pieusement le sang qui avait coulé de l'ouverture faite pour retirer ce cœur si bon, si aimant et si dévoué à l'Église. On avait fait toucher au cœur de mon frère des médailles, des images et des chapelets. Un drap avait été également imprégné de ce sang. J'eus le bonheur de recevoir une partie de ces pré-

cieux souvenirs. Je mis les médailles dans deux petites boîtes et les gardai à part, dans un meuble d'ébène (secrétaire-bureau) dont le couvercle, d'une pesanteur extrême, s'ouvre en s'abaissant.

Lorsque, réinstallée à la campagne, je fis mes préparatifs de retour à Paris, je voulus ouvrir un tiroir dans le bas de ce meuble et m'agenouillai à cet effet, sans songer que le couvercle supérieur n'était pas refermé à clef. Cette masse tomba sur ma tête de tout le poids de sa terrible lourdeur ! Le coup fut si affreux que ma femme de chambre courut épouvantée chez ma fille, criant : de l'arnica ! de l'arnica !

Je me relevai péniblement ; je sentais une douleur violente à l'endroit blessé, mais je cherchai vainement le médicament qui m'était nécessaire.

Je me souvins alors que je tenais à la main les deux boîtes contenant les médailles ayant touché le cœur de mon bon frère, et instinctivement je les posai sur mon mal comme le remède voulu… À l'instant, la douleur disparut. Dans la journée, ne pouvant revenir de ma stupeur à la suite de ce résultat foudroyant, je palpai à plusieurs reprises l'endroit où j'avais été si cruellement blessée, le matin… Rien ! aucune meurtrissure ! nulle grosseur ! pas la moindre douleur, pas la moindre trace de ce grave accident, alors que le plus petit choc me laisse toujours souffrante et meurtrie pendant plusieurs jours.

Je n'ajoute rien à ce fait, sinon que j'en ai été profondément émue ! Le souvenir en est gravé dans mon cœur comme dans ma mémoire.

q

Chapitre 10

Le type d'Abel dans Jean qui rit. – Une catastrophe. – L'ancien nègre. – La drogue. – À bras tendus. – Les bébés missionnaires. – Un émule du Bon petit diable. – Le domestique avancé ! – Un pari avec ma mère. – Diversion spirituelle. – Le guichet. – Controverse entre pioupious. – Le hareng-saur et le baba. – Cadeau comique.

Gaston aimait beaucoup notre excellent et spirituel ami, M. Charles Naudet, ancien professeur de dessin et de peinture de ma mère et devenu notre professeur à tous. M. Naudet était un artiste de mérite faisant des sépias superbes, et des dessins à la mine de plomb non moins beaux. Gai comme un enfant, il était d'une verve, d'un entrain intarissables.

Ma mère l'a pris pour type de l'artiste protecteur de Jean dans son joli livre Jeannot qui grogne. C'est lui qui imagina un soir dans une réunion bourgeoise l'épisode de L'Enlèvement des Sabines, farce dont le récit nous rendit tous malades de rire. C'est un ami à lui qui, détestant les épiciers comme le raconte l'ouvrage de maman, exécuta la plaisanterie de l'Anglais demandant l'hôtel Meurice, puis celle de l'Auvergnat achetant une terrine de mélasse pour en coiffer un garçon épicier.

C'est avec M. Naudet que cet ami exécuta la farce du fou furieux en chemin de fer (dont parle également Jeannot qui grogne). La façon burlesque dont ledit « fou furieux » nous raconta cette scène en y joignant une pantomime, des effets de cheveux hérissés et des reproductions de grimaces inouïes, nous procura une des soirées les plus drôles que nous ayons jamais passées.

Il est une aventure que la plume de ma mère n'a jamais songé à redire et qui était cependant aussi amusante que les autres. La voici : notre ami, revenant de voyage, se sentit souffrant avant d'arriver à Paris et son indisposition, étant de celles qui affectent les entrailles, se montra si mal disposée à subir les rigueurs de l'attente que le pauvre homme, malgré tous ses efforts, constata avec consternation à son arrivée les résultats du mal qu'un blanchissage pouvait seul réparer. Décidé à ne pas subir la honte de livrer son linge aussi… avarié, il profita de l'obscurité pour jeter par la fenêtre le caleçon accusateur et se mit ensuite tranquillement au lit, enchanté de cette offrande aux chiffonniers de l'endroit. Le lendemain au jour naissant, il fut réveillé par des rumeurs et des rires. Cela l'étonna, car la rue de Babylone habitée par lui était alors des plus calmes et même des plus désertes, surtout le matin. Intrigué, il se mit à sa fenêtre (il demeurait au troisième) pour savoir ce qui se passait et il resta saisi de stupeur en voyant son misérable caleçon, toujours odieusement maculé, se balancer doucement, avec grâce, accroché à un réverbère ! On juge qu'il se retira promptement et s'il fut tenté de se mêler à la foule moqueuse et bavarde.

M. Naudet n'avait pas son pareil pour faire des réponses abracadabrantes, dites avec un sérieux magnifique. Son délice était de faire gober des bourdes aux naïfs. Il persuada un jour à une de ses élèves qu'un jeune homme très basané était un ancien nègre ! « C'est donc ça ! » répondit avec candeur la fillette convaincue, croyant se rendre compte ainsi de ce teint olivâtre qui l'avait intriguée.

Moi-même je fus un jour sa dupe lorsque je fis faire la miniature de mon fils aîné tout enfant.

« Méfiez-vous de MlleDelien, m'avait dit avec mystère le farceur émérite. Je vous l'ai recommandée comme artiste de valeur et, certes, elle le mérite ; seulement, sa manie est de faire avaler aux bébés qui posent une petite drogue qui les rend tranquilles sur le moment, mais qui leur fait faire le diable la nuit et met en rage les bonnes et les mamans. »

Ceci m'avait impressionnée fâcheusement, car mon nourrisson dormait déjà fort peu et je redoutais pour lui des nuits complètement blanches si MlleDelien s'en mêlait.

Mon premier soin en arrivant chez la bonne demoiselle fut donc de la supplier de ne pas donner à son petit modèle de sa « drogue » habituelle.

La pauvre femme ouvrit de grands yeux en m'écoutant. Il y eut une explication laborieuse de laquelle il résulta une double colère noire : la sienne et la mienne. Nous nous jurâmes de faire chacune une scène au coupable : MlleDelien pour l'avoir calomniée en prétendant qu'elle faisait ingurgiter des choses impossibles avec des façons de sorcière, moi pour m'avoir attrapée et fait jouer un rôle de jocrisse.

Je croyais atterrer notre ami par la façon virulente dont je l'abordai pour faire la scène en question… Ah bien oui ! il m'éclata de rire au nez.

« Vous l'avez cru ? Oh ! la bonne farce ! s'écria-t-il en se pâmant. Je vais raconter cela à toutes mes élèves. »

Je m'indignai, je protestai… je lui prescrivis le silence… Peine inutile ! Ma sottise fut colportée dans vingt maisons du Faubourg-Saint-Germain et alla réjouir les élèves rieuses qui atten-

daient toujours avec impatience les histoires nouvelles dont les régalait constamment notre spirituel professeur.

Un des missionnaires les plus connus était le Père de l'Étang. Plein de zèle, pieux et actif, ce bon prêtre était fort estimé dans le pays où sa tournure athlétique, sa force herculéenne étaient devenues célèbres après l'aventure suivante.

Le Père voyageait un jour sur l'impériale d'une patache ; il se rendait à un village éloigné où il devait prêcher une mission.

À sa droite et à sa gauche s'installèrent deux commis-voyageurs qui trouvèrent plaisant de déblatérer contre la religion, afin de « vexer » leur voisin. Le prêtre disait son bréviaire et subit d'abord en silence les lazzis grossiers dont le régalaient ces malhonnêtes. Mais voyant qu'ils continuaient à dessein leurs sarcasmes blessants, il ferma son livre ; le fourrant dans sa poche, il saisit de chaque main le collet des causeurs ahuris, les souleva comme deux plumes et les tint, suspendus à bout de bras, gigotant avec frénésie dans le vide.

« Messieurs, leur déclara-t-il froidement, ma patience est à bout. Entendons-nous, je vous prie. Promettez-moi de parler d'autre chose que de religion ou je vous lâche… »

Le conducteur se tordait de rire ainsi que les personnes qui se trouvaient dans la patache, devant ce spectacle curieux, rendu cocasse par les contorsions furibondes des insulteurs… Ceux-ci s'engagèrent, tout en maugréant, à ne plus blesser leur redoutable voisin qui les réinstalla paisiblement à leurs places et se remit à dire son bréviaire.

Une des missions du Père doit son succès à une inspiration trop charmante pour ne pas la rapporter ici. Ses premiers sermons dans un village n'avaient attiré aucun des habitants. Consterné de parler dans le vide, le pauvre prêtre eut l'idée de rassembler les enfants de la localité et leur dit : « Mes chers petits, personne ne vient quand je prêche ; voulez-vous m'aider à réunir vos parents à l'église ? Amenez-les-moi et devenez les serviteurs du bon Dieu. » Les braves marmots accueillirent ce petit discours avec acclamations et promirent au Père de lui amener « leurs gens », locution normande pour dire « leurs parents ».

Ils tinrent parole et ces mignons missionnaires en béguins et en bavettes firent de véritables merveilles. Les papas, les mamans, les grands-pères, les mères-grands, tous arrivèrent, grommelant plus ou moins, mais tiraillés, poussés, houspillés par leurs infatigables persécuteurs. L'aubergiste surtout se faisait tirer l'oreille. Il dut céder comme les autres et dit au Père, moitié riant, moitié en colère : « Me v'là ! n'y avait pas moyen d'y tenir ; le gars était endévé (obstiné) et ne m'a pas laissé de repos que je ne l'aie suivi jusqu'ici. »

Le résultat de cette idée originale et touchante fut la conversion en masse de la population, groupée, puis attentive et enfin convaincue, grâce aux chers innocents qui s'étaient si gentiment obstinés dans leur noble tâche !

Ma bonne mère dut un jour subir une timide et respectueuse gronderie de son bien-aimé Gaston, à la suite d'une aventure arrivée rue des Postes. Un des élèves imagina d'y renouveler la plaisanterie racontée par maman dans son livre Un bon petit diable ; il décrocha donc fort adroitement une nuit le battant de la cloche et tout le monde dormit ce matin-là à cœur joie. Une seconde

tentative semblable fit découvrir le coupable qui, interrogé sur la raison qui l'avait fait agir, répondit naïvement en accusant « Mme de Ségur ».

Là-dessus. Gaston informé s'était chargé de dire à l'auteur qu'elle avait occasionné un grand trouble dans l'établissement en montant la tête aux écoliers par son récit trop séduisant.

Maman, nullement repentante, rit et se félicita carrément d'avoir procuré une bonne matinée aux infortunés qui trimaient depuis le matin jusqu'au soir, mais elle déplora l'expulsion du coupable devenu victime de ses espièglerie.

Mon frère dînait toujours chez ma mère. Il cédait cependant de temps à autre aux affectueuses instances de quelques parents ou amis. Chez l'un d'eux, le maître d'hôtel eut un soir une tournure de phrase vraiment sublime pour annoncer à mon frère l'arrivée de Méthol.

« Le domestique de Monseigneur est avancé ! » déclara-t-il pompeusement, assimilant ainsi cet excellent serviteur à un élégant équipage.

Par hygiène et par économie, notre bon Gaston allait à pied le plus possible. C'était, du reste, un plaisir pour lui, car il était, comme nous tous, excellent marcheur.

Je me souviens à ce propos que ma chère maman discutant avec moi (nous étions à la campagne) sur la possibilité d'aller à la ville voisine, distante de quatre kilomètres de l'habitation, me déclara qu'il fallait plus d'une demi-heure pour s'y rendre (à pied bien entendu) ; je soutins que j'irais en moins de temps et nous convînmes, pour exécuter le pari, de me faire escorter par la

femme de chambre, car j'avais environ seize ans alors et ne pouvais, bien entendu, aller seule nulle part.

Je partis donc enchantée, laissant à la barrière ma mère sa montre en main, car il s'agissait d'aller et de revenir en une heure et Marie (ainsi s'appelait la femme de chambre) devait être le témoin aussi bien que l'accompagnatrice et attester que j'avais loyalement atteint les premières maisons de la ville.

Je marchais ferme, excitée par les regards de doute que m'avait lancés ma mère à mon départ et j'arpentais le terrain avec une vigueur, une rapidité pleine d'entrain… Mais mon pauvre trottin, qui avait de petites jambes, peinait pour me suivre, haletait, tirait la langue et gémissait dès avant la moitié du parcours. Ce fut bien pis au retour de notre course échevelée ! Elle se coucha en arrivant et resta tout le reste du jour comme une carpe pâmée. Inutile d'ajouter que je gagnai mon pari.

Notre cher Mgr Bastide avait, j'ai oublié de le dire, des récits fort comiques sur ses soldats. Il nous en régalait volontiers : en voici deux que j'ai retenus.

Un jour, le jeune aumônier militaire avait, par ses exhortations, décidé un artilleur à venir se confesser. Il alla s'installer dans « sa boîte » ! Là, il attend… il attend… rien ! personne ! Mgr Bastide étonné regarde plus attentivement le guichet… Chose curieuse ! il était obscur comme si un corps opaque eût intercepté le filet de lumière qui arrivait habituellement jusqu'au confesseur. Ce dernier, de plus en plus surpris, veut se rendre compte de cela et fourre son doigt à travers la grille !… ce qui fait sursauter le pénitent, naïvement assis sur l'appui-main du confessionnal.

« Hé ! s'écria Mgr Bastide partagé entre le rire et l'agacement, ce n'est pas par là qu'on se confesse, imbécile !… »

Voici la seconde anecdote.

Un soldat, fort bon chrétien, mais d'une intelligence plus que médiocre, avait entrepris la conversion d'un camarade des moins pratiquants. Il s'évertuait à le ramener à des sentiments religieux et répondait de son mieux aux objections multipliées de l'esprit fort.

« Tiens ! s'écria enfin ce dernier (qui n'était guère mieux partagé que l'autre sous le rapport de l'intelligence) ; y a une chose que je n'comprends pas et qui m'empêche de croire à c'que tu dis. C'est par rapport à l'hostie dans quoi que s'trouve l'bon Dieu, d'après toi. Comment ça peut-il être, qu'il soit dans du pain ?

— Écoute, répondit gravement l'interpellé, sans se déferrer par cette difficulté nouvelle. Si y est, donc y est. Si y n'y est pas, c'est pas toi qui l'y mettras, n'est-ce pas ?

— Eh bien ! tu as raison », murmura pensivement l'esprit fort, écrasé par un argument qui lui semblait irréfutable.

Et il devint un excellent chrétien.

Ce charmant Mgr Bastide, le jour du 1er avril 1852, époque de notre séjour à Rome, alla trouver l'abbé Figarella, comme lui, prêtre attaché à Saint-Louis-des-Français et lui confia avec mystère et solennité un gros paquet soigneusement ficelé, le priant de me le remettre, et si j'étais absente de le confier à ma sœur Sabine… Mais à aucun prix ! non, à aucun prix, il ne fallait le donner à Mme la comtesse de Ségur, non plus qu'à Mgr de Ségur.

Le pauvre abbé, naturellement grave et mélancolique, fut terriblement impressionné par ces dernières paroles et convaincu qu'il était chargé d'une mission à la fois importante et délicate.

Il vint en tremblant au palais Brancadoro que nous habitions avec mon frère et me demanda avec des frissons.

J'y étais ! Le valet de pied reçut donc le paquet que le jeune prêtre n'eut pas le courage de me remettre lui-même ; il se contenta d'attendre en tremblotant s'il y avait une réponse…

Giovanni m'apporta alors, sur un plateau d'argent, le fameux envoi reçu par moi avec surprise, car j'ignorais qui m'expédiait cela, l'abbé ayant reçu la défense de nommer Mgr Bastide.

Fort intriguée, je défis la ficelle, puis l'enveloppe ; encore une ficelle, encore une enveloppe. J'arrachai la ficelle ; je déchirai l'enveloppe… bien ! une autre ficelle ! une autre enveloppe… Ma main, devenue convulsive, enleva ainsi une bonne demi-douzaine de ces satanées ficelles et une autre demi-douzaine de ces fichues enveloppes… Enfin, enfin !… je trouve… un hareng saur, sur lequel étaient inscrits ces mots railleurs : Poisson d'avril.

Je fis un tel cri en appelant ma mère, que l'abbé, éperdu, s'imagina avoir provoqué par cet envoi une véritable catastrophe et s'enfuit tout d'un trait jusque chez lui, où il s'enferma à double tour en se demandant avec angoisse s'il n'allait pas être compromis du coup !

Moi, je n'avais fait qu'un bond chez ma mère et là, après avoir ri à gorge déployée de cette farce si bien faite, nous méditâmes, maman, Sabine et moi de prendre notre revanche.

Nous fîmes donc immédiatement acheter un magnifique baba et nous y plantâmes l'inscription suivante : « Vengeance d'une personne qui n'a pas le hareng sur l'estomac. » Puis, après avoir empaqueté le gâteau, nous l'expédiâmes au malin prélat.

L'amusant de la chose, c'est que, nous jugeant d'après lui, il crut à une attrape, et persuadé qu'il y avait peut-être dans le paquet un diable à surprise, il fit défaire l'enveloppe par son ordonnance (car il avait une ordonnance, vu sa position d'aumônier militaire). Lorsque apparut le baba, l'aspect appétissant du gâteau le laissa soupçonneux ! Convaincu d'une addition sournoise d'ingrédients désagréables : « Goûte ça », dit-il avec autorité à ladite ordonnance, mais en voyant le soldat se lécher les lèvres : « Halte-là ! commanda-t-il, puisque c'est bon, j'en veux ma part. »

À peu de temps de là, l'aimable Mgr Bastide m'offrait un magnifique poignard turc en argent ciselé. Me le tendant à bout de bras d'un air tragique, il accompagna son cadeau de ces mots comiques : « C'est pour tuer les infidèles ! »

q

Chapitre 11

Les pieds de Barthélemy. – L'officier timide. – Régime exceptionnel de ma mère. – Mortifications cachées. – Bonté maternelle. – Noms écorchés. – Brun ou blond ? – Saint-Nazon. – Le bracelet de fer. – Sympathie efficace. – Une inscription. – Le lavis. – La naine.

Nous étions tous, on le sait, d'un naturel fort gai et prêts à rire pour un rien. Aussi notre sérieux poli fut-il mis à une rude épreuve pendant un déjeuner chez une dame de nos connaissances, fort liée, elle et ses enfants, avec toute notre famille.

Pendant le repas, Mme de X... se redressa soudain d'un air à la fois surpris et choqué.

« Comment, Barthélemy, dit-elle alors à son valet de chambre du ton plaintif et sentencieux qui lui était habituel ; vous ne vous êtes pas encore lavé les pieds ? »

Nous restâmes interloquées, regardant involontairement le coupable qui était devenu rouge comme un coq, mais qui restait muet comme une carpe.

« Je vous avais pourtant donné des bas, à condition que vous vous laveriez les pieds, Barthélemy ! continua l'impitoyable maîtresse de maison plus plaintive et plus sentencieuse que jamais. Vous auriez dû le faire, Barthélemy ! ! Réellement vous infectez, Barthélemy ! ! ! »

Et patati, et patata... un discours en trois points avec le nom du malheureux à chaque virgule... c'était à la fois cruel et désopilant.

Je ne conçois pas comment « Barthélemy », écorché moralement dans son amour-propre comme son saint patron le fut en réalité, ne s'enfuit pas dès le premier paragraphe de l'exhortation !... mais non ! le sotichon demeurait là, tête basse, bras ballants, et subit jusqu'au bout cette éloquence dont nous étions les auditeurs ahuris. Ma mère, mes sœurs et moi, nous nous pincions les lèvres, tremblant de nous entre-regarder, car

nous n'y eussions pas tenu… Mais l'attitude passive de « Barthélemy » nous intéressait et captiva peu à peu notre attention, ce qui nous sauva du fou rire redouté.

Ce fou rire, nous l'eûmes un soir chez l'aimable et hospitalière marquise d'Aiguevives, belle-mère de ma sœur aînée. Nous avions été y passer quelques mois au moment de la naissance du second enfant de ma sœur et nous nous tenions habituellement chez la marquise dans son magnifique salon tout tendu de gobelins merveilleux.

Pour les soirées intimes deux lampes éclairaient faiblement, mais suffisamment cette immense pièce dont l'aspect imposant était complété par un splendide ameublement pareil aux tentures.

Ma sœur étant alitée, nous étions seules, ma mère, mes sœurs jumelles et moi près de la marquise, et nous causions avec elle lorsque la porte s'ouvrit et l'on annonça M. de X…, jeune officier dont le frère venait d'épouser une des parentes de la maîtresse de maison.

Si ce militaire était aussi brave devant l'ennemi que timide dans un salon, sa valeur devait être inouïe. Il entra d'un air effaré en se cognant à tous les meubles et vint saluer la marquise comme un homme ne sachant plus ce qu'il fait. Celle-ci, aimable et bonne, eut pitié de son trouble extrême, parla pour lui et pour elle et finit par le rassurer un peu.

Elle le fit asseoir près d'elle et la conversation devint générale, ce qui permit au pauvre garçon d'essuyer son front ruisselant…

Nous ne pouvions nous empêcher de le regarder curieusement, ce qui entretenait son malaise, mais il était si original avec son nez en pied de marmite, son air effaré, ses yeux arrondis par l'effroi et ses cheveux, ses cheveux étonnants qui se tenaient droits comme des piquets, ce qui faisait ressembler sa tête à une petite forêt noire !

On apporta le thé. Chacun se rapprocha de la table et, pour son malheur, l'officier accepta une brioche et la mit machinalement dans sa tasse par petits morceaux, tout en nous regardant chacune tour à tour avec un ahurissement qui persistait.

Il finit par remarquer la fixité narquoise de nos regards qui contemplaient sa tasse. Il baissa les yeux sur son thé et resta consterné ! La brioche, se gonflant peu à peu, avait absorbé tout le liquide et ressemblait à un petit bouquet de coucous jaunes, bien arrondis au-dessus de la tasse. On eût pu chanter, certes, « que c'est comme un bouquet de fleurs ! ».

Une folle envie de rire s'empara de nous toutes devant ce pauvre garçon coupant péniblement avec sa cuiller cette brioche envahissante et l'avalant à la hâte pour en finir plus vite avec ce supplice.

Et quand il eut terminé, on croit peut-être qu'il s'en alla ? Eh bien, non, il resta ! il resta parce qu'il ne savait comment s'y prendre pour s'en aller. Dix heures et demie, onze heures, onze heures et demie sonnèrent et l'officier était là, toujours là, vissé sur sa chaise !

Enfin, il prend son parti avec une soudaineté d'éclairage électrique. Il se lève, il salue, il part à grands pas en renversant trois chaises dans l'ardeur de sa fuite…

Un quart d'heure après ce départ étonnant, nous nous pâmions encore. La marquise gémissait à force de rire. Cela tournait au spasme !

Je ne crois pas que ma mère eût approuvé pour un autre le régime qu'elle avait adopté pour elle et qu'elle suivit pendant plusieurs années. Il fallait un estomac exceptionnel comme le sien pour le supporter ! Chaque matin, en effet, son déjeuner consistait en radis (plein un ravier !) et une ou deux tasses de thé.

Le soir, elle mangeait fort peu, se réservant pour les plats sucrés et pour le dessert, de préférence à une nourriture solide. « Voilà Sophie qui va commencer son repas ! » remarquait gaiement mon père lorsqu'apparaissait la crème ou le gâteau précédant les compotes et les macarons.

Dans les dernières années de sa vie, notre chère mère se supprima ces douceurs par mortification et elle fit cette réforme, pénible à son âge, avec une telle mesure, elle l'amena si bien à une privation complète qu'elle s'abstint même de thé le soir, rompant ainsi les habitudes de toute sa vie. Nous remarquâmes ces changements progressifs et, sur ses réponses à mes remarques, je compris pourquoi elle se privait et lui arrachai la vérité sur le motif édifiant qui la faisait agir ainsi.

Autant elle était rigoureuse envers elle, autant elle était indulgente et maman gâteau pour les autres. Elle m'emmenait au printemps chez le pâtissier y fêter l'apparition des tartelettes aux fraises et je me rappelle encore son cri de surprise en voyant l'assiette couverte de ces appétissants gâteaux, vidée pendant les quelques instants passés par elle à regarder machinalement dans la rue en m'attendant. La douzaine avait disparu, soit 48 sous

que ma bonne mère paya en souriant, à la grande joie du pâtissier qui vénérait ma pratique.

Une particularité amusante chez ma mère était une propension incessante à écorcher certains noms un peu bizarres qu'elle n'avait retenus qu'à moitié. Rien n'était plus original que de les lui entendre dire devant les infortunés qu'ils intéressaient ; elle affublait les gens du monde de noms de comédie ayant une certaine analogie avec les leurs. La tranquillité pleine d'aisance avec laquelle ma mère estropiait ces appellations les ébouriffait au point de ne pas oser réclamer et de n'en maugréer que tout bas.

Un autre détail furieux concernant « grand-mère » était sa façon de voir les couleurs des chevelures ; elle prenait invariablement le brun pour le blond et vice versa.

Qu'on me permette de revenir à mon frère pour dire ce que je dois à l'aimable obligeance d'un de ses fils spirituels ; il s'agit d'un détail charmant sur lui. Gaston avait remarqué que parfois, pendant qu'il disait la sainte messe devant ses chers écoliers, beaucoup d'entre eux se mouchaient bruyamment pendant l'élévation. Il saisit la première occasion pour leur dire avec entrain d'invoquer Saint Nazon, pour ne pas troubler le silence en pareil moment. Sa gaieté (me dit encore le même pénitent du saint aveugle) s'alliait avec de rudes macérations. Mon frère portait, paraît-il, un bracelet de fer, qui fut aperçu par plusieurs de ses fils spirituels, entre autres par celui de qui je tiens ce fait.

Rude pour lui, mais tendre pour les autres, Gaston souffrait avec eux et ses larmes attestaient la sincérité de sa profonde sympathie. Lorsque je perdis mon Louis bien-aimé, son cher filleul, ce pauvre frère quoique brisé par le chagrin donna en sanglotant

à l'abbé Diringer, de qui je tiens ce détail touchant, des instructions pour se procurer des croix qu'il voulut indulgencier et donner à chacun de nous, après les avoir fait toucher au corps de l'innocent endormi ! Ce fut le dernier témoignage donné ici-bas, de sa pieuse et tendre sollicitude pour les affligés qu'il chérissait.

J'ai retrouvé dans mes livres l'inscription d'un ouvrage de piété sur la première page duquel sont inscrits les mots suivants de la main même de mon frère, alors qu'il était au séminaire.

Totus Jesu-Christo In Sacro Sancto Altaris

Sacramento per Virginem Mariam,

dilectissimam Matrem meam.

(Issy, 1844)

Signé : G. DE SÉGUR Servus ind. J. et M.

Alleluia !

J'ai conservé scrupuleusement la façon d'écrire chaque ligne. On remarquera avec émotion cet Alleluia ! que Gaston redisait agonisant près de quarante ans plus tard !

Je conserve aussi parmi mes trésors de famille une feuille-carton sur le revers de laquelle est écrit de la main de ma mère : « Dernier travail fait par Gaston pour faire voir à M. Mazier ce qu'il voyait s'élever entre l'œil et la lumière, à partir du coin de l'œil (interne). » C'est un lavis à la sépia fait par mon frère et je me souviens de le lui avoir vu exécuter tranquillement, moins de quarante-huit heures avant le moment où il devint aveugle.

Dans les jours joyeux de mon enfance précédant ces temps d'épreuves, je retrouve la bonté ingénieuse de notre cher aîné qui se plaisait à inventer des jeux pour nous être agréables. Parmi ces passe-temps il organisait souvent, avec l'aide d'un autre de mes frères, des représentations dont nous ne nous lassions jamais. Gaston et son associé, placés derrière un rideau, contrefaisaient une naine dont les soi-disant pieds étaient posés sur une table. Son cadet, la tête coiffée d'un bonnet de ma mère et grimé d'une façon grotesque, se montrait à demi caché dans les replis du rideau, les mains dans des brodequins qui se trémoussaient sur la table ; Gaston, les bras passés autour du corps de « la naine », faisait des gestes dramatiques s'accordant avec les déclarations et les chansons sentimentales du phénomène ; détail amusant : « la naine » avait des moustaches qu'elle trouvait fort inutile de supprimer pour ces parades intimes. Le petit prodige avait une façon de pleurer et d'essuyer ses larmes, des cris grotesques qui nous faisaient pouffer de rire !

q

Chapitre 12

Enfance des petits Ségur. – Les hiboux. – Fichu flatteur ! – Élève et précepteur aux prises. – Convention. – Le prestidigitateur. – Mlle Primerose. – Lettre curieuse. – Une appréciation sagace de Madame Adélaïde. – Les pairs de France avec Louis-Napoléon. – Pièce perdue ! – Voyages d'une dent. – Discours d'un chloroformé. – Fierté de mon père des succès littéraires de ma mère. – Dévouement incessant de ma mère pour mon père. – Beaux sou-

venirs relatifs à mon grand-père Rostoptchine. – Une poésie sur la Pologne. – Nobles sentiments de ma mère. – Un détail patriotique de son agonie. – Un écrit de mon frère Gaston sur ma mère. – Son appel suprême à l'enfance chrétienne.

C'est grâce à la mémoire excellente de ma mère que j'ai eu d'intéressants détails sur l'enfance de mon père et des siens. Élevé sous l'œil austère du marquis d'Aguesseau, son aïeul maternel, le petit Eugène de Ségur avait comme compagnons d'études et de jeux ses frères Raymond et Adolphe, ainsi que leur cousin Léonce de Villeneuve. Les quatre écoliers étaient sous la férule de l'abbé Ribaut, ecclésiastique distingué, mais aussi sévère que leur grand-père, ce qui n'était pas peu dire.

Cela n'empêchait pas les garçonnets de faire mille farces à ce terrible mentor, entre autres celle-ci qui a fait le bonheur de mon enfance.

Un soir, au moment de se mettre au lit, l'abbé Ribaut retire avec un cri perçant sa jambe déjà plongée sous les couvertures… Un petit hibou y pendait, le bec accroché en pleine chair ! Le pauvre homme arrache et jette au loin avec horreur le jeune monstre et veut de nouveau escalader sa couche. Affreuse surprise ! second hibou ! Il y en avait quatre blottis sous les couvertures, grâce à mon oncle Léonce, grand inventeur de niches qu'il faisait exécuter par les petits Ségur enchantés.

Le précepteur faisait servir sa messe par ses écoliers, chacun à tour de rôle ; mon oncle Raymond, désigné un matin pour cette fonction, arriva à l'autel, ulcéré contre le célébrant, à cause de je ne sais quelle gronderie ou quelle punition.

« Attends, toi ! se dit-il, les lèvres serrées ; tu vas voir un peu !… »

Le prêtre s'agenouille, commence la messe, mais lorsqu'il en arrive au moment où, tourné vers le public, il dit le Dominus vobiscum habituel, aucune réponse ne se fait entendre, à la grande surprise des fidèles !

L'abbé Ribaut regarde de côté son petit élève et se souvient de sa sévérité, en apercevant la figure narquoise et résolue de l'enfant. Il jugea nécessaire d'user de douceur…

« Et cum spiritu tuo, Raymond ! » souffla-t-il à demi-voix au muet volontaire.

Silence profond du rebelle.

« Et cum spiritu tuo, mon petit Raymond ! » chuchota le célébrant de plus en plus inquiet, partant de plus en plus onctueux.

Silence obstiné !

« Et cum spiritu tuo mon petit Raymonnet ! » gémit le pauvre abbé ne sachant plus où il en était.

— Et cum spiritu tuo, fichu flatteur ! » dit tout à coup la voix sonore de « Raymonnet » au milieu d'une stupéfaction que je ne tenterai pas de dépeindre.

Le même « Raymonnet », dont l'espièglerie n'avait d'égale que la résolution, fut un jour condamné par son précepteur à être amené devant son grand-père et vertement sermonné par ce dernier, dont tous avaient une peur effroyable ! Le petit garçon pria, supplia l'abbé Ribaut de ne pas le punir ainsi. Voyant l'inutilité de ses instances, sa tête se monta !

« Ah ! c'est comme cela ? dit-il à son précepteur. Eh bien ! je n'irai pas, car vous ne m'attraperez pas ! »

Et en achevant ces mots, il partit comme un trait.

L'abbé Ribaut, aussi effaré que furieux, s'élança à sa poursuite, mais le château de Frênes où demeuraient alors les Ségur et les d'Aguesseau était une de ces immenses et royales constructions à cinq étages où un quartier de cavalerie eût logé fort à l'aise.

Allez donc happer là-dedans un feu follet quand celui qui le poursuit est vieux et facilement essoufflé. L'abbé, aux abois, posta ses autres élèves de côté et d'autre afin de traquer et de cerner le fugitif, mais les petits traîtres, loin de l'aider, signalaient à leur compagnon la présence de l'ennemi et facilitaient les fugues du rebelle. Un moment vint pourtant où le fuyard se laissa acculer dans une mansarde de l'étage supérieur et n'eut d'autre ressource pour ne pas être pris que de s'y enfermer à double tour.

« Ah ! ah ! monsieur Raymond, je vous tiens ! » dit la voix haletante et rageuse de l'abbé Ribaut, lequel avait essayé en vain de pénétrer dans la pièce.

L'enfant ne répondit pas.

« Ouvrez-moi, Raymond, reprit sévèrement le précepteur irrité. Ne vous y refusez pas ou j'enfoncerai la porte.

— Si vous le faites, répondit résolument son élève, je me jette par la fenêtre. »

En entendant cela, l'abbé frémit de la tête aux pieds. Il connaissait assez le terrible garçonnet pour savoir qu'il était ca-

pable de mettre sa menace à exécution.

Il regarda par la croisée du corridor avoisinant celle de la mansarde et vit Raymond, debout sur l'appui de la fenêtre, prêt à se précipiter !

Éperdu, il parlementa, et dut promettre ce qu'exigeait l'enfant hors de lui. Ce fut tout un traité de paix. En voici les clauses principales :

1° L'abbé Ribaut brûlerait le fouet de chasse avec lequel il punissait ses quatre élèves, et il ne le remplacerait jamais ;

2° Les écoliers ne seraient plus jamais punis par la privation du dessert et l'abbé, qui mangeait ledit dessert confisqué par lui, ne le mangerait plus jamais, notamment les parts de fraises ;

3° Le marquis d'Aguesseau devait ignorer ce qui venait de se passer.

Le précepteur ayant adhéré à ces conditions et promis solennellement qu'il accordait tout, le garçonnet ouvrit la porte et resta épouvanté à l'aspect du pauvre prêtre…

Ce dernier était blême ! Sa figure était bouleversée et il tremblait comme une feuille…

Le traité fut religieusement exécuté et l'éducation des quatre enfants se termina brillamment.

Le célèbre orateur catholique dont les accents pleins d'éloquence ont enthousiasmé le Sénat sous Napoléon III eût souri avec bonté en voyant retracés ici ces gais et curieux souvenirs d'enfance. Je les dois, je le répète, à ma chère maman et j'admi-

rais comme elle l'esprit, la vive intelligence et la résolution énergique de mon oncle enfant.

Inutile d'ajouter que l'abbé Ribaut, resté en d'excellents termes avec ses élèves, les revit plus tard avec plaisir. Il fut même le héros d'une aventure qui montra le talent hors ligne d'un fameux prestidigitateur.

Ce dernier, dont j'ai oublié le nom, avait été chez mon grand-père Rostoptchine peu après le mariage de ma mère, afin d'intéresser les invités rassemblés dans le bel hôtel de Lillers qu'habitait alors mon grand-père.

Le physicien charma l'assistance par son habileté. Seul, l'abbé Ribaut hochait la tête en disant que cette adresse était limitée et qu'il mettait… (Philippe, je crois) au défi de l'attraper, lui.

Ces paroles, dites entre haut et bas, frappèrent l'oreille du prestidigitateur. Piqué au vif, ce dernier s'approcha du railleur.

« Monsieur l'abbé, lui dit-il à brûle-pourpoint, voulez-vous faire un pari avec moi ?

— Lequel, monsieur ? demanda le prêtre fort surpris.

— Gageons que je vous enlève votre croix d'honneur sans que vous vous en doutiez (M. Ribaut était décoré), et cela avant la fin de la soirée.

— Allons donc ! s'écria l'abbé, en mettant la main sur la brillante étoile qui était attachée sur sa soutane.

— Vous avez beau la tenir, je vous la prendrai, continua froidement le physicien.

— Je vous en défie !

— Fort bien ; vous allez voir ! »

L'abbé, ahuri de ce flegme, garda sa main nerveusement cramponnée à sa décoration et resta l'œil au guet, décidé à ne pas lâcher prise un seul instant.

Au bout d'une demi-heure environ, des cris plaintifs s'élevèrent sur la berge avoisinant l'hôtel, une voix éplorée annonça l'envoi d'un paquet mystérieux… Grande émotion dans l'assistance ! On croit à un drame… on se perd en conjectures… un petit ballot, habilement lancé, roule sur la terrasse… on s'empresse… on le relève… il portait une inscription : « Monsieur l'abbé Ribaut », lit-on avec stupeur.

On ouvre le paquet ; on défait fiévreusement diverses enveloppes et l'on trouve dans la dernière… la croix d'honneur, délicatement empaquetée !…

L'abbé, stupéfait, ouvre alors la main toujours crispée sur sa décoration… la croix n'y était plus !…

Et notez que le prestidigitateur n'avait pas quitté le salon un seul instant.

Je ne citerai pas ici l'amusante histoire de famille concernant le maréchal de Ségur, car elle est racontée avec un esprit et un tact parfaits par ma mère dans son livre Les vacances. Ce souvenir essentiellement gaulois nous avait amusés et avait amusé nos enfants, avant d'en réjouir le public enfantin de la

conteuse.

Le type de Mlle Primerose, dans Après la pluie le beau temps, est, comme bien d'autres créations de ma mère, copié d'après nature, mais le modèle vivant encore, je ne lui jouerai pas le détestable tour de le désigner clairement. Je me borne à dire que le dessinateur l'a merveilleusement « portraicturée », ce qui a fait rire aux larmes ceux qui la connaissaient et la reconnaissaient dans les spirituelles pochades émaillant le livre en question.

Mon père ayant eu de bonne heure une position fort considérable, laquelle le mettait en évidence, était sans cesse harcelé par des quêtes, des demandes en tout genre. Dans la foule des solliciteurs se trouvait un nommé Montgiraud qui lui écrivait des lettres désopilantes ; en voici une comme échantillon :

« Le 30 août 1861.

« Monsieur le comte,

« Le 17 juillet dernier, furieusement souffrant, je fus alité par une violente éruption eczématique sur la jambe droite avec effroyable enflure et inflammation, plaies, crainte de gangrène, excoriation du cou-de-pied.

« Maintenant, malgré une croissante amélioration, il est probable que je ne pourrai sortir avant le 5 ou 6 septembre. Oh ! plaignez ma position socialement, corporellement, mentalement, lamentable !

« Que votre bienveillance daigne agréer l'absorption des sentiments pour toujours reconnaissants, affectueux, respectueux, que j'ai l'honneur de vous dévouer de toute mon âme.

(Signé) Montgiraud.

« Depuis le 28, je n'ai pu me présenter à votre concierge. »

Ce Sevigné barbu recevait de mon père une pension de 40 sous par mois afin de recevoir et de payer dignement ses étonnantes missives. Mon père appelait cela son abonnement.

Lorsque le comte de Ségur était pair de France ma mère allait à la cour de Louis-Philippe et était honorée de l'amitié de la reine Marie-Amélie et surtout de celle que lui avait vouée Madame Adélaïde, sœur du roi. Cette dernière princesse, femme aussi perspicace que distinguée, avait une triste opinion de M. Thiers ; elle dit un jour à ma mère, en parlant de cet homme d'État alors président du Conseil :

« C'est un ambitieux ! Le roi devrait se défier de lui ; il veut la première place et il l'aura.

— Mais, madame, s'écria ma mère étonnée ; il l'a, cette place !

— Non, ma chère ; c'est la seconde, et il veut la première ! »

Président du chemin de fer de Paris à Strasbourg, mon père en fit l'inauguration solennelle et deux de ses collègues escortèrent avec lui le prince Louis-Napoléon, alors président de la République.

Pendant le trajet, mon père fit gaiement la remarque que ces messieurs et lui, tous anciens pairs de France, avaient jugé celui qu'ils accompagnaient alors respectueusement. Cette observation leur fit faire la grimace, car ils avaient tous opiné pour la mort ! Ce qu'il y a d'amusant, c'est que cette remarque faite en l'absence du prince dut lui être communiquée sur sa demande de connaître le sujet de leur conversation. Mon père dit en souriant ce qu'il ve-

nait de faire observer. Le prince se mit à rire et répliqua : « Vous avez eu raison de me condamner. »

Ce voyage ne fut pas sans désagrément pour mon père. Au moment où, arrivé à Strasbourg, il allait prononcer son discours au prince, pendant la cérémonie de l'inauguration, il s'aperçut avec désolation qu'il avait avalé une pièce de trois ou quatre dents de devant, ce qui le faisait terriblement zézayer. Il parla comme il put et, à son retour, courut chez M. Lefoulon, son dentiste, afin de réparer cette perte.

« Ah ! ah ! lui dit en riant le praticien ; vous n'êtes donc pas comme une certaine dame qui entra chez moi un beau jour, une fausse dent à la main. "Docteur, s'écria-t-elle, faites-moi donc tenir cette malheureuse pièce ; voilà quatre fois que je l'avale !" Je me suis poliment récusé, n'entendant pas manier un objet qui avait fait de tels voyages ! »

Ce brave dentiste, quoique fort estimé par ses clients, fut très désagréablement surpris des réflexions faites par l'un d'eux (nous le sûmes par sa famille), alors qu'il l'avait, sur sa demande, chloroformé pour lui faire une opération.

Une fois endormi, le patient se mit à parler à bâtons rompus d'une voix pâteuse et somnolente et M. Lefoulon, qui riait d'abord de ces propos bizarres (le chloroformé demandait qu'on lui mît une dent tricolore… voire même une dent quadricolore !), dressa l'oreille en l'entendant dire d'une voix solennelle : « Tous les dentistes sont des chiens !… (ici, il y eut un silence) et M. Lefoulon est le plus chien de tous ! » acheva-t-il d'un air convaincu. Un de ses fils, présent à l'opération, ne savait quelle figure faire, ni quelle contenance avoir, après cet énoncé de principes.

Les succès littéraires de ma chère maman ravissaient mon père. Il en parlait avec complaisance, lui rendant justice en cela comme en tout, car on verra dans la correspondance de ma mère combien elle lui fut fidèle dans ses maladies et avec quelle patience, quel soin elle lui tenait compagnie jusque dans les chaleurs torrides qu'elle supportait à Paris pour ne pas quitter d'un instant son pauvre malade.

Avec quelle juste fierté ma mère me parlait du désintéressement, du patriotisme, de la grandeur d'âme de son illustre père ! Par elle, je sus qu'il avait prié l'empereur Paul de ne point lui donner une magnifique terre de trois mille paysans, préférant à cet immense surcroît de richesse être récompensé de son dévouement dans la personne de son père pour lequel il ambitionnait une décoration. Ce grand patriote était un fils essentiellement tendre et dévoué, car chez lui les vertus familiales s'alliaient aux vertus civiques et nul ne savait mieux aimer son foyer comme nul ne savait mieux servir sa patrie.

Détail intéressant sur cette race illustre des Rostoptchine. La comtesse Eudoxie, belle-sœur de ma mère, justement indignée de la sévérité outrée avec laquelle on traitait la Pologne russe sous l'empereur Nicolas, fit une pièce de vers admirable sur cette nation malheureuse, car c'était un poète de premier ordre. Disgraciée à la suite de cet écrit superbe dans lequel la Pologne était comparée à une jeune orpheline persécutée par une marâtre, elle supporta son malheur avec une résignation courageuse, prouvant ainsi que les âmes loyales savent blâmer le mal de quelque part qu'il vienne et laissant à l'avenir ces vers étincelants, dont les accents grandioses changeaient peu à peu les cœurs des Russes et préparaient un changement de politique dont nous commençons

à constater les beaux et nobles résultats. Je tenais à terminer ces souvenirs de famille me venant de ma mère par un acte public de sympathie profonde pour sa chère Russie qui est aussi ma chère Russie. Dans son agonie, la fille du grand patriote Rostoptchine parlait dans sa langue maternelle… Ce souvenir suprême m'émut profondément et m'attacha d'autant plus à la noble patrie qui m'avait donné une telle mère !

La noblesse d'âme de la comtesse de Ségur aimait à défendre les opprimés ; elle aimait à les protéger. Je l'ai vu en maintes circonstances que mon cœur n'oublie pas. Voir sa patrie, cette grande nation russe traiter généreusement, affectueusement le peuple polonais a toujours été son espérance comme la mienne ; c'est l'objet de nos prières. Une telle grandeur d'âme compléterait le prestige que rêvent tous ceux qui aiment véritablement la Russie.

Parlerai-je à présent des dernières années de ma mère, rendues si pénibles par sa santé brisée, mais qui faisaient ressortir mieux encore sa résignation admirable, sa patience héroïque… Je préfère laisser la parole à mon vénéré frère.

Lorsque nous perdîmes notre mère bien-aimée, il écrivit les lignes suivantes. Ce sont elles qui cloront mes souvenirs sur ces deux cœurs si unis, si bons et si pleins d'amour de Dieu. On verra, en les lisant, que mon bon Gaston a plus douloureusement senti que personne la vérité de cette réflexion profonde, faite jadis par le cardinal Pie, évêque de Poitiers et qu'il me répétait avec émotion : « On devient vieux le jour où l'on perd sa mère ! »

« Le Seigneur m'ayant fait la grâce de me confier la direction de notre grande et sainte œuvre mille fois bénie, j'ose m'adresser

personnellement aux prêtres et aux bons fidèles qui font partie de l'association de saint François de Sales pour réclamer très instamment le secours de leurs prières et de leurs communions pour l'âme de ma mère.

« Déjà, pendant de longues et douloureuses maladies, elle a ressenti l'efficacité de ces bonnes prières que la charité de beaucoup de nos directeurs diocésains a voulu réclamer pour elle.

« Pendant son agonie qui, on peut bien le dire, a duré plus de quinze jours, elle s'est trouvée comme enveloppée par des grâces exceptionnelles de paix, de douceur, de sérénité, d'amour qui étaient dues évidemment à l'assistance de prières puissantes. Que le sacré cœur de Jésus, que la sainte Vierge Immaculée, que saint François d'Assise et saint François de Sales, daignent rendre au centuple à tous et à chacun le bien inappréciable dont cette chère âme n'a cessé de ressentir les effets jusqu'à son dernier soupir.

« Notre-Dame de Lourdes a daigné la consoler, la soutenir d'une manière visible ; et l'eau miraculeuse de la grotte que la pauvre mourante demandait très souvent lui enlevait parfois toutes ses douleurs. Les dernières paroles que ma bonne mère a prononcées ou plutôt murmurées ici-bas ont été cet élan de foi et d'amour : « Jésus, mon Dieu, je vous aime… de tout mon cœur. » Elle s'est éteinte doucement le lundi 9 février, et a rendu son dernier soupir sur le crucifix. Elle était née à Saint-Pétersbourg, le 19 juillet 1799. Elle avait 74 ans, 6 mois et 21 jours.

« Je remercie d'avance très affectueusement les prêtres qui voudront bien célébrer le saint sacrifice pour le repos de son âme, ainsi que les personnes pieuses qui se souviendront d'elle

dans leurs communions, dans leurs prières et dans leurs bonnes œuvres. Je la recommande tout spécialement aux enfants qu'elle aimait tant et pour lesquels elle a écrit tant de bonnes et agréables choses.

« (Signé) L. G. de Ségur »

Tout émeut dans cet écrit, surtout ce touchant appel à l'enfance, ce faible sourire si doux quoique mouillé de tant de larmes ; larmes amères, larmes sacrées !

« Quand viendra le dernier soupir vainqueur ? » murmurait ma mère, dans sa longue agonie. Il était venu… elle triomphait, mais au prix de quelle souffrance pour nos âmes orphelines !

Qu'ajouterai-je donc à cette page frissonnante ? Qui pourrait élever la voix après ce mort louant cette morte ?

Toute la beauté de l'âme chrétienne resplendit dans ce simple chef-d'œuvre.

J'ai terminé ; je dépose avec mes pleurs, sur les tombes bien-aimées devant lesquelles je m'incline, cet humble ouvrage, dernier effort de ma pauvre vie.

Mère, votre dernière-née vous est fidèle ! Voyez ! elle vous sourit et elle pleure comme au temps jadis où elle calmait ses chagrins en posant sa tête sur votre cœur. Sa reconnaissance vous devait un hommage public.

Ne fallait-il pas, d'ailleurs, faire connaître à tous tant de détails, frais et charmants comme tout ce qui émane de vous ?

… J'ai entremêlé le nom de notre bon Gaston au vôtre. C'était continuer les traditions du passé et confondre comme autrefois

vos deux cœurs !

q

1.Ma mère mettait l'orthographe française de son nom de jeune fille, mais en Russie il s'écrit Rostoptchine.

1.Lorsqu'on apprenait au comte Rostoptchine le mariage d'une personne de sa connaissance, il demandait immédiatement : « Contre qui se marie-t-elle ? »

1.Ma mère considérait Louis Veuillot comme une sorte de génie chrétien qu'elle aimait et qu'elle admirait avec un enthousiasme et une persévérance touchants à constater.

1.Jésus-Christ.

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/pitray_olga_de_-_ma_chere_maman/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.